

# choisir

revue culturelle  
n° 643-644 – juillet/août 2013

## A nos bonheurs !

**Bible**  
Dieu, expert du bon

**Philosophie**  
Excellence, tranquillité et vertu

**Prose**  
Rêverie lémanique



## *Fais-le quand même...*

*Les gens sont souvent déraisonnables,  
illogiques et centrés sur eux-mêmes,  
Pardonne-leur quand même...*

*Si tu es gentil, les gens peuvent t'accuser  
d'être égoïste et d'avoir des arrière-pensées,  
Sois gentil quand même...*

*Si tu réussis, tu trouveras des faux amis  
et des vrais ennemis,  
Réussis quand même (...)*

*Si tu trouves la sérénité et la joie,  
ils pourraient être jaloux,  
Sois heureux quand même...*

*Le bien que tu fais aujourd'hui,  
les gens l'auront souvent oublié demain,  
Fais le bien quand même...*

*Donne au monde le meilleur que tu as,  
et il se pourrait que cela ne soit jamais assez,  
Donne au monde le meilleur que tu as quand même...*

*Tu vois, en faisant une analyse finale,  
c'est une histoire entre toi et Dieu,  
cela n'a jamais été entre eux et toi.*

**Mère Teresa**



# choisir

n° 643/644 - juillet/août 2013

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

## Adresse

rue Jacques-Dalphin 18  
1227 Carouge (Genève)

## Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye  
tél. 022 827 46 76  
administration@choisir.ch

## Direction

Albert Longchamp s.j.

## Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef  
Céline Fossati, journaliste  
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75

fax 022 827 46 70

redaction@choisir.ch

## Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.  
Bruno Fuglistaller s.j.  
Joseph Hug s.j.  
Jean-Bernard Livio s.j.  
Luc Ruedin s.j.

## Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina  
rue du Scex 34 • 1950 Sion  
tél. 027 322 14 60

## Cedofor

Axelle Dos Ghali  
Stjepan Kusar

## Abonnements

1 an : FS 95.-

Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-

CCP : 12-413-1 «**choisir**»

Pour l'étranger : FS 100.-

par avion : FS 105.-

Prix au numéro : FS 9.-

**choisir** = ISSN 0009-4994

Internet : [www.choisir.ch](http://www.choisir.ch)

## Illustrations

Couverture : Lucienne Bittar,  
le Tage, Lisbonne/Almalda  
p. 7 : Philippe Lissac/GODONG  
p. 10 : Marie-Thérèse Bouchardy  
p. 17 : Claire Poiroux/CIRIC  
p. 28 : Pascal Deloche/GODONG  
p. 33 : Julian Kumar/GODONG  
p. 37 : Pierre Emonet  
p. 41 : Céline Fossati  
p. 45 : Mike Leigh

Les titres et intertitres sont de la rédaction

# sommaire

<b>Editorial</b>	<b>2</b>
Quel bonheur ? <i>par Louis Christiaens</i>	
<b>Spiritualité</b>	<b>8</b>
La joie du « merci » <i>par Luc Ruedin</i>	
<b>Spiritualité</b>	<b>9</b>
La boussole d'Ignace <i>par Pierre Emonet</i>	
<b>Spiritualité</b>	<b>12</b>
Une joie étrange <i>par Dominique Salin</i>	
<b>Méditation</b>	<b>16</b>
La vie est belle. Quoique ! <i>par Claude Ducarroz</i>	
<b>Bible</b>	<b>20</b>
Dieu, expert du bon <i>par Philippe Lefebvre</i>	
<b>Prose</b>	<b>24</b>
Saynètes de vie <i>par Marie-Jeanne Urech</i>	
<b>Psychologie</b>	<b>26</b>
Résilience dans la Bible <i>par Stefan Vanistendael</i>	
<b>Prose</b>	<b>30</b>
Rêverie lémanique <i>par Gérard Joulié</i>	
<b>Philosophie</b>	<b>32</b>
Excellence, tranquillité et vertu <i>par Amanda Garcia</i>	
<b>Prose</b>	<b>36</b>
De la dopamine aux pivoines <i>par Sylvia Härrli</i>	
<b>Musique</b>	<b>39</b>
Le plus libre des arts <i>par Vincent Arletta</i>	
<b>Cinéma</b>	<b>43</b>
Travelling vers le bonheur <i>par Patrick Bittar</i>	
<b>Livres ouverts</b>	<b>48</b>
Confidences <i>par Marie-Luce Dayer</i>	
<b>Chronique</b>	<b>52</b>
Extraterrestre <i>par Gladys Théodoloz</i>	

# Quel bonheur ?

*Une récente publicité sur les véhicules des Transports publics de Genève donne à penser : « Et vous, le bonheur, vous l'envisagez comment ? » Cette question, pour le moins directe, introduit excellemment ce numéro de choisir qui, cet été, privilégie une série de considérations sur ce qui peut rendre heureux. Nous disons « bonheur », mais de quoi parlons-nous ? Quant nous souhaitons beaucoup de bonheur à ceux et celles qui nous entourent, par exemple en reprenant la célèbre et familière expression régionale « tout de bon ! », qu'est-ce que nous voulons dire ? Certes, ne nous échappent pas les subtiles différences entre le plaisir, la satisfaction, l'enchantement, le ravissement, l'euphorie, le bien-être. Et sur ce vaste horizon, la paix, la joie ont aussi leur place. En brassant tous ces termes, nous nous demandons de quel tiroir va sortir le « bonheur », celui auquel nous aspirons. Et voilà que, dans le souvenir de nos lectures, l'une des réflexions pertinentes d'Henri Bergson nous revient à l'esprit : « On désigne par bonheur quelque chose de complexe et de confus, un de ces concepts que l'humanité a voulu laisser dans le vague pour que chacun le détermine à sa manière. »<sup>1</sup>*

*Décidément, la question du bonheur se révèle problématique ! Et pourtant les moments de bonheur, nous en avons tous fait l'expérience et nous pouvons en dire quelque chose. Les souvenirs affluent : une merveilleuse randonnée en montagne, un coucher de soleil au bord de l'océan pendant les vacances, un ciel éclatant de lumière après des semaines de pluie. La liste se prolonge, et même elle se rapproche, avec l'évocation réconfortante de la réussite à un examen, la confirmation d'un entretien d'embauche, la rencontre d'une personne qui nous séduit par sa présence chaleureuse et sa capacité à écouter, la naissance d'un enfant, la célébration d'un anniversaire. L'énumération des moments de bonheur nous donne aussi l'occasion de faire mémoire de ces soirées familiales qui rendaient heureux ses participants, une sorte de communion. Ce rapide inventaire nous invite, en fait, à nous interroger tranquillement sur nos attentes de « bonheur », sur les belles heures déjà vécues et celles auxquelles notre être songe.*

*De tels instants, entre ciel et terre, recèlent cependant une autre tonalité qui ne nous est pas inconnue. Ainsi nous en connaissons qui trouvent un étonnant contentement à vouloir tout contrôler, vérifier, classer, ranger et même à vouloir avoir raison en permanence. Sur un fond d'angoisse narcissique, c'est une plage de volupté, le pouvoir ne se partage pas ! Il en est d'autres, plus raffinés, qui se délectent dans l'accumulation de connaissances, d'un savoir brillant aux facettes mondaines. Un autre espace de complaisance s'ouvre chez ceux et celles dont le bonheur se cache au cœur de ce qu'ils possèdent ou pourraient détenir et amasser. Evidemment, ces acquis, parfois financiers, se manifestent avec l'élégance qui convient, comme un sac à main de grande marque destiné à épater la galerie. Vraiment, la diversité des chemins qui peuvent conduire au bonheur nous laisse pantois. Entre l'accès profond et bienfaisant à l'espace intérieur qui suspend le temps, qui rejoint l'être en le comblant de plénitude, et les sentiers ombrageux des épanouissements illusoire, vers quel bonheur notre cœur penche-t-il ?*

*Effectivement, la recherche du bonheur est embarrassante car, lorsque ces instants fugitifs d'harmonie arrivent, une question se pose bien vite : « Et après ? » A bien accueillir ces étapes imprévues dans le quotidien de la vie, il est deux caractéristiques qui, entre autres, les authentifient. En premier lieu, ils libèrent en faisant disparaître provisoirement les vagues de nos inquiétudes, de nos préoccupations matérielles, des douloureuses épreuves à traverser. Et, deuxièmement, ils invitent à partager avec d'autres la richesse de ces temps de grâce qui nous sont donnés comme un « présent », comme autant de cadeaux précieux dont, avec nous, notre entourage a besoin.*

*Avec tous les soucis que nous portons, et qui, à l'instar de souris, se faufilent en permanence pour ronger le gâteau de l'existence, voilà un thème qui peut structurer, voire agrémenter, l'une ou l'autre de nos conversations estivales.*

**Louis Christiaens s.j.**



1 • Henri Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion*, Paris, PUF 1948, pp. 319-320.

---

 ■ Info
 

---

## L'emploi à relancer

« Dans l'environnement économique international actuel, faible et turbulent, la création d'emplois est la priorité du développement mondial », estime Mgr Silvano Tomasi, représentant permanent du Saint-Siège aux Nations Unies. Lors de la 102<sup>e</sup> session de la Conférence internationale du travail (Genève, 5-20 juin 2013), il a insisté sur la nécessité d'« un changement radical dans la politique actuelle », notamment concernant l'emploi des jeunes.

« Les jeunes restent particulièrement touchés par la crise », a constaté l'archevêque, « quelque 73 millions d'entre eux sont au chômage et les statistiques prévoient une augmentation de ce taux de 12,6 à 12,9 % d'ici à 2017 ». Pour le Saint-Siège, « le chômage des jeunes est une urgence majeure », en particulier en Europe où leurs difficultés à trouver un emploi côtoient un vieillissement de la population. Un état de fait qui pourrait mener à un « conflit entre générations » si les anciens allongent leur présence active sur le marché du travail.

Pour y faire face, Mgr Tomasi a recommandé aux politiques et aux institutions de donner « un rôle clé à la famille... lieu principal où les conflits intergénérationnels peuvent être résolus ». L'archevêque a en outre plaidé pour la mise en œuvre de politiques visant à promouvoir la participation des femmes en facilitant la conciliation entre travail et famille. Il a insisté sur le rôle crucial du système éducatif non seulement pour « tirer le meilleur parti des talents de chaque individu », mais aussi pour « transmettre efficacement les compétences et l'expertise utiles pour le marché du travail ».

Enfin, le Saint-Siège préconise une attention spéciale à « l'innovation technologique » qui « modifie la capacité de production et la capacité des activités à générer des emplois ». Les « inégalités croissantes de revenus et de possibilités affaiblissent le tissu social et politique des sociétés », a-t-il encore rappelé. (*zenit/réd.*)

---

 ■ Info
 

---

## La création en Afrique

L'Institut panafricain Cardinal Martino (IPCM) a démarré début juin 2013 ses activités d'accompagnement des Eglises catholiques d'Afrique dans leur engagement pour le développement et la sauvegarde de la création. Institution universitaire et de formation permanente basée à Kinshasa, la capitale de la République démocratique du Congo (RDC), l'IPCM vise à promouvoir le respect de la dignité humaine à travers les recherches et la vulgarisation de l'enseignement social de l'Eglise. Ses cours sont dispensés en français, anglais et portugais.

L'établissement préparera également les prêtres et laïcs, religieux et religieuses à mieux assurer leurs responsabilités sociales, à se doter d'outils d'analyse et de participation citoyenne, ainsi que de critères de jugement de leur action au sein de la société. (*apic/réd.*)

---

 ■ Info
 

---

## PNUD : rapport en swahili

Ce mois de juin rime avec reconnaissance culturelle pour l'Afrique de l'Est. Pour la première fois, le Programme des Nations Unies pour le développement (PNUD) propose un résumé de

son rapport phare sur le développement humain en swahili, la langue africaine la plus largement parlée (environ 150 millions de personnes). Le swahili est en effet une des langues officielles de quatre pays : le Kenya, la Tanzanie, l'Ouganda et la République démocratique du Congo, ainsi que de l'Union africaine.

« Le swahili est particulièrement important par sa capacité à relier les populations marginalisées dans la société, y compris les femmes des zones rurales et les jeunes, à travers l'ensemble de l'Afrique de l'Est et centrale », a déclaré Steven Ursino, le représentant permanent du PNUD au Kenya. « Avoir accès au *Rapport sur le développement humain* va les aider à mieux comprendre les problèmes mondiaux d'aujourd'hui et leur permettre d'apporter leurs propres contributions pour trouver des solutions à ces mêmes problèmes. »

Le *Rapport sur le développement humain 2013*, intitulé *L'essor du Sud : le progrès humain dans un monde diversifié*, est publié dans sa version intégrale dans les six langues officielles de l'ONU (anglais, arabe, chinois, espagnol, français et russe) ainsi qu'en japonais, hindi, allemand et portugais. (com./réd.)

---

## ■ Info

### François bénit les bikers

Au cours de l'audience générale du 12 juin, le pape François s'est vu offrir un bruyant et non moins prestigieux cadeau. Deux rutilants bolides estampillés 'Harley-Davidson', prémices de l'arrivée d'une centaine de bikers sur la place St-Pierre, venus participer à la prière de l'Angélus, en marge de l'anniversaire du mythique constructeur de

motos qui s'est déroulé à Rome du 13 au 16 juin. Qui dit que blouson noir ne peut rimer avec message d'espoir du Saint Père ?

Une semaine plus tôt, au moment de commencer l'Angélus, le pape François avait déjà été salué par les klaxons et le bruit des moteurs de dizaines de 'Fiat 500' garées le long de la Via della Conciliazione qui mène au Vatican. (apic/réd.)

---

## ■ Info

### Wikipédia en prison

Susciter et soutenir l'intérêt pour la formation des personnes détenues qui ont été, pour la plupart, condamnées à de longues peines, telle est la visée de la mise à disposition d'un accès à *Wiki-pédia* pour les pensionnaires de l'établissement de Bellevue (Neuchâtel). Un accès sans connexion directe à Internet, sécurité oblige.

Après trois mois de phase pilote, le projet est un succès. Des 36 détenus que compte l'établissement, 18 ont un ordinateur : ils ont tous demandé l'installation de *Wikipédia offline* sur leur machine. Et leur feed-back est unanimement positif.

Les suites de ce projet ? Utiliser *Wiki-pédia* dans les cours et concours de culture générale, voire permettre une contribution des détenus à l'encyclopédie en ligne. Et étendre l'expérience à d'autres établissements romands et à des centres pour mineurs. (com./réd.)

---

## ■ Info

### Saint-Siège et Vietnam

« Les relations entre le Vietnam et le Saint-Siège ont évolué dans un esprit de bonne volonté, d'échange construc-

tif et de respect des principes », indique un communiqué diffusé au terme de la 4<sup>e</sup> rencontre du Groupe de travail entre le Saint-Siège et le Vietnam (mi-juin).

« L'Eglise au Vietnam grandit et ceci est un bon signe, mais elle a toujours besoin de qualité dans le domaine de la formation », a commenté le Père Nguyen Van Si, théologien vietnamien. « Le gouvernement a déclaré apprécier l'Eglise pour sa contribution éthique et sociale. Nous demandons donc de pouvoir disposer d'un plus fort impact au sein de la société. Le chemin est encore long. Un point important résiderait dans le fait de pouvoir travailler dans le domaine de l'instruction, en instituant des écoles et des universités. »

Le Saint-Siège a aussi souligné la nécessité de « disposer dès que possible d'un représentant du pape résidant dans le pays ». En effet, le premier représentant pontifical auprès de Hanoï, Mgr Leopoldo Girelli, ne vit actuellement pas au Vietnam.

Pour rappel, plusieurs hauts représentants vietnamiens sont venus pour la première fois en visite officielle au Vatican sous le pontificat de Benoît XVI : le premier ministre en janvier 2007, puis le président en décembre 2009, mais aussi le secrétaire général du Parti communiste en janvier dernier. D'aucuns voient dans ce processus en vue de l'établissement de relations diplomatiques pleines entre Hanoï et le Saint-Siège, un laboratoire pour un même processus avec la République populaire de Chine. (apic/réd.)

---

■ Info

### **G8 : lutter contre la faim !**

Mgr Vincent Nichols, archevêque catholique de Westminster, et Justin Welby, primat de l'Eglise anglicane, ont appelé

conjointement à lutter contre la faim dans le monde. Lors d'une célébration œcuménique à Londres, en juin, les deux leaders chrétiens ont exhorté les dirigeants de la planète à « s'attaquer de façon sérieuse aux causes de cette injustice », à travers les taxes, la transparence, la fin de l'accaparement des ressources et une aide soigneusement et spécifiquement ciblée de façon à ce « qu'elle puisse bénéficier aux petits paysans ».

L'appel a été lancé dans le cadre du prochain sommet du G8 qui se déroulera les 17 et 18 juillet en Irlande du Nord. (apic/réd.)

---

■ Info

### **Dénutrition et scolarité**

« Dans les pays en voie de développement, la malnutrition a des conséquences graves dans le domaine de l'alphabétisation. » C'est ce que l'on peut lire dans une étude récente réalisée par les Programmes internationaux de l'ONG Save the Children. Du fait de la dénutrition chronique, 25 % des enfants du monde ont des difficultés d'apprentissage scolaire.

Selon l'ONG, les enfants victimes de ce phénomène voient leurs possibilités d'apprendre à lire et à écrire diminuées de 20 % par rapport à ceux qui suivent un régime alimentaire correct. Les mineurs malnutris subissent des dommages irréversibles, grandissent moins, sont plus faibles et leur développement cérébral n'est pas total. Un régime alimentaire pauvre porte un préjudice sérieux à la capacité des enfants à lire une phrase ou à répondre correctement à des questions simples de mathématiques, indépendamment du niveau d'instruction reçu. (fides/réd.)

---

 ■ Info
 

---

### La joie selon François

« Avec une tête d'enterrement, vous ne pouvez pas annoncer Jésus. » Cette petite phrase du pape François est tirée de son homélie de la messe matinale célébrée le 31 mai 2013, à la Maison Sainte-Marthe. « C'est l'Esprit saint qui nous guide », a expliqué le pape en commentant les lectures du jour, assurant qu'il est « l'auteur de la joie ». « Sans joie nous, les chrétiens, ne pouvons devenir libres, nous devenons esclaves de nos tristesses », a-t-il poursuivi. (*apic/réd.*)

---

 ■ Info
 

---

### Football contre favelas

2014 sera l'année du football au Brésil, hôte de la Coupe du monde. L'évènement promet des émotions fortes pour les amateurs du ballon rond. Mais aussi, moins réjouissant, pour les habitants des favelas qui craignent d'être délogés.

Pour faire entendre leur voix, le Comité populaire de la Coupe et des Olympiades, regroupant des dizaines d'associations luttant contre les expulsions forcées liées aux méga-événements sportifs au Brésil, a organisé le 15 juin, à Rio de Janeiro, *La Coupe populaire contre les expulsions*. L'objectif était de montrer « que le football est toujours un synonyme de diversité, et n'a pas besoin d'être celui de l'aliénation ». Les équipes, masculines et féminines, sont venues des quartiers touchés par les expulsions arbitraires qui ont dé-

buté en 2010. Au-delà de la compétition sportive, les organisateurs veulent surtout protester contre l'exclusion des populations les plus modestes de la *Cité Merveilleuse*. Quelque 40 000 personnes sont concernées. (*apic/réd.*)

---

 ■ Info
 

---

### Portail radios latinos

Afin de soutenir la programmation des radios catholiques en Amérique latine et aux Caraïbes, le Département de la communication du Conseil épiscopal latino-américain (CELAM) a créé un portail web : [www.celam.org/radio](http://www.celam.org/radio). Cet instrument offrira gratuitement des programmes radiophoniques et d'autres ressources aux stations de radio qui œuvrent en faveur de l'évangélisation du continent.

Plus de 3000 radios catholiques seraient présentes sur le territoire de la seule Amérique latine. Si le nombre précis de leurs auditeurs n'est pas disponible, la radio reste le médium le plus répandu dans les Andes. (*fides/réd.*)



# La joie du « merci »

*« Au petit bonheur la chance » laisse entendre que le bonheur est le lot de ceux qui bénéficient d'une fortune inespérée. Il en serait ainsi du bonheur comme de l'orage : il nous tomberait dessus sans crier gare. Cet état de grâce répond d'ailleurs au désir impérieux de tout homme d'être comblé une fois pour toutes. N'est-ce pas étrange qu'un état de satisfaction stable et durable soit en même temps placé sous les auspices de Dame Fortune ?*

*Le Sage en a bien conscience, lui qui, plutôt que de vouloir à tout prix assurer une satisfaction aléatoire de ses désirs, essaie de s'en assurer la maîtrise et tâche de les accorder au monde dans lequel il évolue. Le disciple du Christ, quant à lui, n'est-il pas invité à la suite de son maître à découvrir un type de bonheur qui ne fraye ni avec la bonne fortune ni avec la satisfaction des désirs ? Fou d'une sagesse qui cherche à s'accorder au Royaume de Dieu, il trouve avant tout son bonheur dans la joie. Quelle en est la clé ?*

*Alors que dernièrement je randonnais sur les chemins pédestres, je perçus un mouvement intérieur qui m'invitait à rendre grâce. Dire « merci » pour la vie donnée, pour la beauté de la nature, pour la bonté des relations d'amitié qui tissent mon histoire. Je me sentais invité aussi à remercier pour les instants éprouvants et douloureux de mon existence par lesquels j'avais été amené à croître en humanité. Et surtout, je me sentais reconnaissant pour*

*cette attention du cœur qui, à ce moment-là, m'était donnée et me permettait de vivre ces minutes étoilées. Ignace de Loyola a bien raison de dire que la gratitude est l'origine de tous les biens.*

*Plus je vais sur mon chemin de vie, plus je perçois que cette attitude fondamentale de reconnaissance donne de s'accepter et de grandir. En remerciant, nous nous plaçons en position de recevoir... qui nous sommes. Non seulement les biens dont nous bénéficions, mais le fait que nous soyons chacun unique. Remercier nous permet de prendre conscience de l'Amour dont nous sommes issus et d'en vivre plus pleinement.*

*N'est-ce pas là que réside le bonheur chrétien ? Grâce à cet esprit d'enfance et indépendamment de la chance, de la satisfaction ou de la maîtrise de nos passions, nous nous découvrons désirés, acceptés et aimés inconditionnellement. En ce lieu-là, le bonheur n'est que joie. Et elle est imprenable !*

**Luc Ruedin s.j.**

# La boussole d'Ignace

●●● **Pierre Emonet s.j.**, Carouge  
Accompagnateur des « Exercices spirituels »,  
ancien provincial de Suisse

« Le bonheur est chose légère », chantait l'inoubliable Gilles. Si légère qu'il est bien difficile à saisir. Allez donc savoir où il se cache ! Si j'en crois le *Petit Robert*, il se loge au plus profond de l'homme, dans ce centre secret et inviolable que l'on nomme la conscience, cette frontière ténue où se rejoignent une existence quotidienne et son destin éternel, là où chacun se retrouve seul, face à lui-même et à une instance supérieure : « Etat de la conscience pleinement satisfaite ». Seul celui qui est capable de descendre jusque dans les plus intimes profondeurs de son être peut le rejoindre. Ignace de Loyola est un guide privilégié pour cette excursion.

Même si le mot « bonheur » date du XV<sup>e</sup> siècle, Ignace ne le connaît pas, ou du moins ne l'utilise pas. Dans toute son œuvre écrite, si l'on excepte sa correspondance, le mot *felicidad* n'est évoqué qu'une seule fois, dans le sens du bonheur éternel auquel atteint le mourant (*Constitutions*, 412). Mais Ignace toutefois n'ignore pas le bonheur que peut apporter une conscience pleinement satisfaite. Il appelle cet état *consolation*. Le mot revient avec une telle insistance sous sa plume (93 emplois comme substantif ou verbe, en espagnol, latin et italien) qu'il laisse entendre qu'il s'agit bien d'un critère

décisif pour celui ou celle qui cherche son bon chemin et qui souhaite réaliser pleinement son destin.

Au cours de sa convalescence, pour passer le temps, Ignace de Loyola lit des romans de chevalerie, sa littérature préférée. Puis, comme il n'y a pas d'autres ouvrages dans la bibliothèque de la maison, il se rabat sur *La Vie du Christ* par Ludolphe le Chartreux et sur *La Légende dorée* ou la vie des saints par Jacques de Voragine : deux grands classiques de la spiritualité de l'époque. Peu à peu, au gré de ses lectures, l'enthousiasme pour le Christ et pour les prouesses des saints alterne avec les souvenirs de sa vie à la cour.

D'une part, il voudrait suivre le Christ et faire comme les saints dont il admire l'héroïsme. D'autre part, il se remémore avec plaisir la vie exaltante de gentilhomme grand amateur d'armes et de femmes qu'il a menée jusque-là. Et de constater : « Quand je pense à ma vie à la cour, j'en éprouve beaucoup de plaisir, mais par la suite, lorsque, lassé, je quitte ces souvenirs, je m'en trouve sec et mécontent. Par contre, lorsque j' imagine suivre le Christ et imiter les saints, je suis content et heureux, consolé, et il ne s'agit pas d'un feu de paille, mais d'un sentiment stable. » La perspective de marcher à la suite du Christ le console et fonde donc un bonheur plus du -

*Ignace de Loyola n'est pas un théoricien du bonheur, mais plutôt un praticien qui propose des règles de discernement pour arriver au bonheur intérieur, à la « consolation ». Un état qui indique que nous sommes sur le bon chemin, en accord avec le projet de Dieu, en conscience et en liberté et avec la certitude d'être aimé et reconnu.*

nable que les plaisirs de sa vie antérieure. Le voilà sur la piste du bonheur ! Il s'en explique dans les *Exercices spirituels*.

## Une série de signes

Praticien plus que théoricien, Ignace ne s'attarde pas à proposer une théorie de la *consolation*, entendez du bonheur. Préférant décrire les sentiments qui l'habitent, il écrit : « J'appelle consolation quand je peux vérifier en moi une série de signes qui m'indiquent que ma vie va de l'avant et qu'elle progresse. » Ces indices du bonheur, il les énumère plus en détail dans des règles qu'il propose pour y voir un peu plus clair : il est de plus en plus capable de rejoindre le Créateur à travers ses créatures, sans

Guidé par le Christ



se laisser emprisonner dans le monde des apparences ; la vie et l'enseignement du Christ, sa Passion, le touchent affectivement ; il se sent réconcilié avec Dieu, avec lui-même, avec son entourage ; l'espérance, l'amour et la confiance progressent en lui ; la joie intérieure et une paix de plus en plus profonde prennent possession du tréfonds de son cœur. En un mot, une série de signes lui disent qu'il est en train de grandir dans l'amour et la liberté.

L'homme de foi qu'il est comprend que la *consolation* qu'il éprouve signifie que la création de Dieu s'épanouit en lui et atteint son but. Elle est le signe qu'il se trouve sur son bon chemin, que sa vie, telle qu'il la mène, est accordée au projet du Créateur, que sa conscience, là où il rencontre Dieu, a trouvé sa pleine satisfaction.

Le plaisir que suscitent les souvenirs de sa vie passée lui sert de contre-épreuve. Il a beau y prendre goût dans un premier temps et s'en délecter, ils finissent chaque fois par engendrer une tristesse de fond et le laissent dans un état de *désolation*.

Analysant avec plus d'attention ces sentiments, il en retient une série de signes négatifs : obscurité et trouble d'un cœur inquiet et agité ; manque de confiance, d'espérance et d'amour ; paresse qui étouffe la créativité ; stagnation de la vie par manque de motivations ; narcissisme diffus qui rend les relations plus difficiles ; et ce besoin de compensations, vraie fascination pour des réalités matérialistes comme l'argent, le sexe ou la vanité, auxquelles il mendiait un bonheur qu'elles ne pouvaient assurer durablement.

Le bonheur n'est pas seulement un état lié à une expérience heureuse, comme la contemplation d'un beau paysage, l'écoute d'un morceau de musique, la

lecture d'un livre, le charme d'une présence aimée ou le sentiment d'être bien dans sa peau. Il n'est pas un article de consommation que l'on trouverait chez les marchands, ni une recette offerte par les praticiens d'une spiritualité *wellness*. Plus essentiel, il est offert à tous puisqu'il touche le fond même de l'être, ce point unique où une personne, indépendamment de son statut ou de sa culture, se trouve seule face à elle-même et à son destin, pour se poser la question du sens de sa vie et opter en conséquence. Car c'est bien de cela qu'il s'agit : il n'y a de bonheur que dans le sentiment d'exister pleinement, lorsque le désir coïncide avec la réalité. Cela suppose la liberté et la conscience d'être reconnu et aimé.

## La théologie de la création

Si Ignace de Loyola a découvert le jeu de la consolation de façon empirique, à partir de sa propre expérience, son intuition trouve sa justification dans la théologie de la création. Le Dieu qui appelle et parle est celui qui a créé, qui fait exister, grandir, croître : le Dieu de la vie. Son appel ramène toujours à la réalité vécue, à ce qui favorise la vie. En toute personne, indépendamment de sa croyance, il ne peut être qu'une invitation à s'ouvrir pour vivre toujours plus pleinement.

Au contraire, l'ennemi de la vie, l'esprit du Mal, séduit à partir de ce qui n'est pas réel, il officie dans un monde imaginaire suggérant des plaisirs apparemment, de vrais leurres qui, après avoir

exalté un instant l'imagination, annoncent des lendemains qui déchantent. Parce qu'il est le « père du mensonge », le Mal excelle à jouer le plaisir contre le bonheur. Et c'est finalement la joie de vivre qui est en jeu.

Bergson, à sa manière, résume bien ce qu'Ignace prétend dire : « La nature nous avertit par un signe précis que notre destination est atteinte. Ce signe est la joie. Je dis la joie, je ne dis pas le plaisir... La joie annonce toujours que la vie a réussi, qu'elle a gagné du terrain, qu'elle a remporté une victoire : toute grande joie a un accent triomphal. Partout où il y a joie, il y a création : plus riche est la création, plus profonde est la joie. »<sup>1</sup>

Conscient que la consolation est l'expression même du bonheur, Ignace suit cette boussole dans toutes ses décisions importantes. Qu'il s'agisse de dicter ses mémoires, de nommer des confrères à des postes importants, de rédiger les *Constitutions* de la Compagnie, chaque fois il prie, réfléchit, consulte, et ne se décide qu'après qu'une consolation ait confirmé son projet. Le bonheur profond dont elle témoigne lui fait comprendre qu'il est bien à sa place, sur un chemin qui correspond à ce que le Créateur a inscrit en lui. Aux compagnons qui le consultent pour résoudre leurs doutes ou lui demander des solutions, il propose de se laisser guider eux aussi par la consolation ou le sentiment d'être habités par un juste bonheur.

C'est dans cette conscience pleinement satisfaite que réside le secret de la paix et de la sérénité qui rayonnaient de toute la personne de cet « espagnol, petit de taille, un peu boiteux et qui a les yeux joyeux », comme le définissait un contemporain.

P. E.

1 • « Bergson, l'énergie spirituelle », in **Charles du Bos**, *Qu'est-ce que la littérature*, Lattes, L'Age d'Homme 1989, pp. 14-15.

# Une joie étrange

●●● **Dominique Salin s.j.**, Paris

Professeur de théologie spirituelle au Centre Sèvres

*La course au bonheur présent est devenue un impératif, sur un chemin pavé de stoïcisme, de bouddhisme et de freudisme, où le bonheur céleste éternel ne convainc plus. Mais y a-t-il vraiment séparation entre « bonheur psychologique » et « bonheur spirituel » ? Le dualisme est une tentation. La confusion des plans en est une autre.*

« Les gens disent : « Qui nous fera voir le bonheur ? » » (Ps 4,7). Le psalmiste atteste que la question vient de loin, de toujours et de partout. Mais, pour la suite du verset, il a retenu un autre mot que bonheur : « Yahvé, tu as mis en mon cœur plus de joie / qu'au jour où leur blé, leur vin nouveau débordent. » Il cherchait le bonheur, il a reçu la joie. La joie évoque un état peut-être plus profond, plus durable, plus partageable que le bonheur. Elle nous met sur la voie de la version chrétienne du bonheur.

Dans nos sociétés dites avancées, le bonheur éternel, la béatitude promise aux âmes chrétiennes, ne fait plus recette depuis longtemps. Le constat de Saint-Just, sous la Révolution, en a sonné le glas : « Le bonheur est une idée neuve en Europe. » Le bonheur, depuis le Siècle des Lumières, c'est pour tout de suite.

La recherche de la *quiétude* augustinienne<sup>1</sup> étant désormais disqualifiée, restaient la voie de la sagesse païenne (stoïcisme ou, avec Schopenhauer, bouddhisme) et celle, récente, de la morale kantienne.<sup>2</sup> Le jeune Claudel, avant sa conversion, trouvait déjà ce moralisme, coupé de sa sève évangélique, un peu court et parfaitement ennuyeux. On fut assez vite de son avis, à la suite d'André Gide, bien sûr, et, plus près de nous, d'Albert Camus. Même s'ils n'ont pas « fait mai 68 », les lycéens lecteurs de *L'Étranger* ont vibré

à la formule de Noces (1938) : « Il n'y a pas de honte à être heureux. Mais aujourd'hui l'imbécile est roi, et j'appelle imbécile celui qui a peur de jouir. »

Le moins qu'on puisse dire est que la notion de bonheur s'est laïcisée. Elle s'est surtout imposée comme un impératif absolu. A suivre la publicité et le discours médiatique en général, être heureux est devenu un devoir : on n'a plus le droit de se sentir mal ; se reconnaître frustré constitue un aveu insupportable.

Or la course au bonheur peut être une discipline exténuante. Il ne suffit pas d'être performant au travail et au lit, il faut encore offrir l'image d'un corps parfait (les officines spécialisées ne sont pas menacées par le chômage technique) et, surtout, afficher une sérénité à toute épreuve. Le héros aujourd'hui, c'est celui, ou celle, qui, en toute circonstance, reste zen. « Cool, papa ! » Pour le bien-être du corps, il y a les salles de gym et les centres de remise en forme. Mais pour le bonheur de l'esprit et du cœur ? C'est ici que se rencontrent le stoïcisme, Bouddha et la postérité freudienne.

1 « Tu nous as faits pour toi, Seigneur, et notre cœur est sans repos (*inquietum*) tant qu'il ne repose (*requiescat*) en toi. »

2 Le best-seller d'Alain, *Propos sur le bonheur* (1928), en donne un aperçu significatif.

## Chemins de sérénité

multiples sont les offres qui sollicitent nos contemporains stressés, « au bord de la crise de nerfs » ou simplement en quête d'une forme de respiration dans une existence survoltée. En témoigne, par exemple, le succès de *Psychologies magazine*, lancé en 1997 (350 000 exemplaires). On y découvre mille conseils et adresses pour trouver, ou retrouver, la sérénité et le bonheur.

Côté pensée (laïque, bien sûr), les références sont à chercher du côté du philosophe Luc Ferry<sup>3</sup> ou dans les livres et multiples interventions du très médiatique André Comte-Sponville,<sup>4</sup> fortement redevables au stoïcisme. Côté spiritualités non religieuses, on sait la faveur que rencontrent le yoga, la méditation transcendante et la voie bouddhiste, tibétaine notamment, représentée par Matthieu Ricard.<sup>5</sup> Tout compte fait, dans les années 1960, Arnaud Desjardins a été meilleur prophète qu'Herbert Marcuse.

Il faut prendre la mesure de l'évolution des mentalités. Qui eût dit, voilà cinquante ans, qu'on verrait bientôt, en Europe et en Amérique du Nord, la « spiritualité » figurer parmi les moyens de parvenir au bonheur et associée à la psychologie ? La psychologie moderne, psychiatrique et psychanalytique, à la suite de Charcot et de Freud, ne s'était-elle pas construite non seulement en dehors de la religion et des idéalismes qui lui ressemblent, mais le plus souvent contre elle ? Or on assiste

aujourd'hui à de multiples formes de métissage entre psychologie et spiritualité.

En témoigne le succès des écrits d'Etty Hillesum ou de Christiane Singer, par exemple ; celui aussi des innombrables sessions, conférences, retraites aux lisières de la recherche spirituelle et de la psychothérapie.

Il est à craindre que, dans ces pratiques, compétences véritables et rigueur déontologique ne soient pas toujours au rendez-vous, et que règne la confusion des genres. Les risques de manipulation ne sont pas imaginaires. Mais le fait est là : pour beaucoup, l'accès au bonheur et à la sérénité est une affaire de technique mentale ou spirituelle (« au sens large, non religieux du mot », s'empresse-t-on généralement d'ajouter).

Il peut être tentant, surtout si l'on est chrétien, et chrétien se voulant « éclairé », d'ironiser sur le narcissisme et l'individualisme qui peuvent inspirer ce type de démarche et de lui opposer le bonheur chrétien. Il est sans doute moins facile mais plus productif de s'entendre sur ce que peut signifier *bonheur chrétien*.

## Du manque à la joie

Puisqu'il faut ici penser à grandes enjambées, on avertira tout de suite qu'il s'agit d'un bonheur paradoxal. On soulignera d'abord que l'Évangile se présente comme une *Bonne nouvelle*. L'enseignement de Jésus (le *discours sur la montagne*, Mt 5) commence par une série de bénédictions, c'est-à-dire de déclarations de bonheur ou d'invitations au bonheur : « Bienheureux êtes-vous si... ». Mais le paradoxe consiste en ce que les privilégiés, ici, ne sont pas ceux dont les silos, les caves et les

3 • *La révolution de l'amour. Pour une spiritualité laïque*, Paris, Plon 2010, 476 p.

4 • *Notamment L'esprit de l'athéisme. Introduction à une spiritualité sans Dieu*, Paris, Albin Michel 2006, 220 p.

5 • Son livre *Le moine et le philosophe*, dialogue avec son père Jean-François Revel, est traduit en 21 langues.

comptes en banque sont saturés, ceux donc qui n'ont plus rien à désirer, mais, au contraire, ceux qui sont dans la pauvreté, les larmes, le manque et le souci - souci de la justice, de la paix et du pardon.

Autrement dit, le bonheur chrétien, loin de consister dans la saturation du désir ou, au contraire, dans son exténuation (bouddhisme), peut être compatible avec des formes de frustration, de manque, de « souci » de désir. Dans une perspective chrétienne, on peut être heureux, ami de Dieu, des hommes et de soi-même, tout en ayant la vie dure ou en étant psychologiquement délabré. Et si l'on considère que cet idéal de bonheur a semblé être réalisé d'abord dans la personne même de Jésus - dans son existence au quotidien comme dans sa mort - on conviendra qu'il s'agit en effet d'un bonheur paradoxal.

Son expression la plus saisissante se trouve sans doute dans les dernières confidences de Jésus à ses disciples, au moment où il va être arrêté et - nul besoin d'être prophète pour le prédire - éliminé. Il leur parle de la joie qui l'habite et qu'il souhaite partager avec eux : « Je vous ai dit cela pour que ma joie soit en vous et que votre joie soit parfaite » (Jn 15,11).

Parler de joie en un moment pareil ! Souhaiter aux autres d'être habités par cette joie-là ! C'est pourtant le message qu'ont entendu les disciples et le programme qu'ils se sont fixés, pour eux-mêmes et pour leurs disciples à leur tour. Le mot *joie* est un des mots-clés les plus fréquents du Nouveau Testament.

On peut toujours, après Nietzsche et d'autres, y déceler le jeu de pulsions masochistes et de sublimations à bon compte. Les témoignages ne manquent pas, jusqu'à notre époque, d'existences

charismatiques, rayonnantes de paix et de joie, et dont on a découvert après coup qu'elles avaient traversé parfois des formes d'enfer et souvent de grandes souffrances. En effet, la plupart de ces figures emblématiques, figures mystiques peut-on dire, n'ont été connues d'abord que comme de grands actifs : entrepreneurs de la charité, fondateurs ou réformateurs d'ordres religieux ; bref des hommes et des femmes d'action, extrêmement inventifs pour améliorer la vie de leurs frères humains ou soulager leur souffrance, et débordants de joie et de dynamisme.

Sans oublier François d'Assise, qui reste le plus impressionnant, pensons à Vincent de Paul, Thérèse d'Avila, Jean de la Croix, Marie de l'Incarnation Guyart (fondatrice de la Nouvelle France), l'abbé Pierre ou Mère Teresa, pour ne retenir que des têtes d'affiche et des religieux, étant entendu que la plupart d'entre nous avons croisé des êtres de leur trempe, laïcs bien souvent, mais voués à rester anonymes, tant sont modestes leur condition sociale et leurs entreprises.

On est loin du solitaire enfermé dans la recherche de son équilibre intérieur et de la sérénité, encore qu'il ait droit, lui aussi, à cette joie étrange qui ne ressemble guère aux joies données par le monde (Jn 14,27).

## Charité et partage

Apparaît ici le second trait du bonheur selon l'Évangile. Il ne saurait être recherché pour lui-même, ni obtenu comme récompense au terme d'un tenace combat avec soi-même. Ce serait la meilleure manière de le manquer. Ce bonheur, au contraire, est donné, et donné, en prime, à partir du moment où on a renoncé ! A partir du

moment où on a cessé de faire de son bien-être spirituel la première de ses préoccupations, pour se préoccuper plutôt du confort spirituel, et d'abord du confort tout court, de ses frères humains.

Priorité à la charité, à la vie ! C'est elle qui juge de la qualité de notre bonheur et de notre paix intérieure. Elle est la pierre de touche du vrai bonheur. Celui-ci n'est atteint, goûté, que d'être partagé. Ce fut, semble-t-il, la découverte et l'aventure d'Etty Hillesum. En l'espace de quelques années, cette jeune femme narcissique et voluptueuse est devenue l'ange de la Charité pour ses frères juifs du camp de Westerbork. Certes, le mot *joie* ne vient pas souvent sous sa plume, mais plutôt le mot *bonheur*. La nature de celui-ci n'en est pas moins claire.

On objectera qu'il s'agit ici de destins exceptionnels. Mais, dans ce domaine aussi, nous avons besoin de repères qui se détachent de la grisaille et de l'humanité moyenne, pour nous orienter dans la vie.

Ce qui donne forme au chemin chrétien vers la joie, ce ne sont pas des techniques ni des méthodes, dans lesquelles il est si facile de s'enfermer. C'est la configuration à Jésus de Nazareth. Laisser le Christ être Christ en soi. Le laisser s'identifier à nous et nous laisser identifier à lui. Le Christ n'est pas une technique, un savoir-faire. C'est une personne humaine, plus humaine que nous tous réunis, et qui revendique d'être « Chemin, Vérité, Vie » (Jn 14,6). Certes, la tradition chrétienne offre au méditant et au candidat au bonheur des méthodes et des formes d'ascèse qui en valent bien d'autres. Mais elle

privilegie l'amour, la charité, la sortie de soi. Et celle-ci est à la portée de tous.

## La voix de l'Esprit

Il est vain, on l'aura compris, d'opposer bonheur psychologique, ou « naturel », et bonheur spirituel, ou « chrétien ». Tout est tellement mêlé en nous, aspirations spirituelles et particularités psychologiques !<sup>6</sup> Mais pour réfléchir à l'humaine condition sans trop s'embrouiller, il est bon de distinguer les approches.

Saint Paul déjà différenciait « l'homme psychique » de « l'homme spirituel » (1 Co 2,14-15). Le premier désigne l'homme qui fonctionne au niveau de ses sens, de son intelligence et de son cœur. Le second est celui qui, en même temps, se rend attentif à la voix de l'Esprit qui parle à notre esprit. (Etant entendu qu'il s'agit de types qui peuvent coexister chez le même individu.) Au risque de l'anachronisme, on pourrait dire que le premier est celui qui se conduit en matérialiste ou, plus positivement, en « humaniste » fermé à toute forme de transcendance religieuse. Le second se réclame de l'Esprit du Christ. Tous deux peuvent considérer le monde et l'homme comme des énigmes dont les clés échapperont toujours à la science, et être tous deux sensibles à la part d'altérité qui est la marque de l'expérience humaine (« "Je" est un autre », écrivait Rimbaud, ce mécréant notoire).

Mais l'homme spirituel, lui, verra dans cette énigme un Mystère : le Mystère même du Christ (Eph 3,4), « resté caché tout au long des âges » (Eph 3,4 ; Col 1,26).

D. S.

6 • Voir **Dominique Salin**, « Du spirituel et du psychologique », in *Études*, n° 41782, février 2013, pp. 197-210.

# La vie est belle

## Quoique !

●●● **Claude Ducarroz**, Fribourg  
Prévôt de la Cathédrale

*L'être humain est un étrange animal. Il vit, c'est une évidence, mais en plus il se pose inévitablement des questions cruciales, ce qui peut faire son bonheur mais fait souvent son tourment. Quel est le sens ultime de tout cela ? La naissance, la vie, la mort ? Comment vivre heureux - au moins de temps en temps - entre une vie qu'on n'a pas choisie et une mort dont nous ne savons ni le jour ni l'heure ?*

Si j'en crois la publicité que j'ai trouvée un jour dans le supplément de l'*Hebdo* intitulé *Type*, être heureux à la manière suisse c'est : cesser de diaboliser l'infidélité ; dégager de la testostérone car le mâle est de retour ; faire de son business une *success story* ; porter une montre qui fait bien plus que donner l'heure ; habiter un appartement au look design ; rouler en Land Rover, mais mise au vert ; pratiquer l'art du barbecue, car « je mange donc je suis » ; avoir la panoplie du petit *geek* ou quand l'inutile devient parfaitement indispensable ; avec cet avis définitif : « Peut-être que le bonheur, dans le fond, est bien dans le pré. Dans cet endroit où l'on vit sans rien d'autre à foutre que s'écouter pousser les poils. »

### Des petites oasis

Je crois profondément que le bonheur, c'est comme la vie : c'est du donné à recevoir, c'est du cadeau à accueillir, c'est ce qu'on appelle une grâce. Assoiffés que nous sommes, errant le plus souvent dans le désert aride de nos circonstances, nous risquons toujours de passer à côté des petites oasis qui peuplent nos solitudes parce que nous courons après les mirages qui miroitent à l'horizon sans jamais nous abreuver vraiment.

Ah ! ces petits bonheurs à portée de main, gratuits comme le soleil, tendres comme la lune. La nature n'est-elle pas ce jardin toujours disponible à tous, quelles que soient nos humeurs ou nos conditions de vie, qui nous offre un brin de bonheur, comme une petite branche de muguet ? La fleur sous la rosée, le parfum d'une violette au printemps, la neige qui enrobe le silence glacé de tant de beautés, les étoiles qui nous font signe mystérieusement - de si loin, tout là-haut -, le mariage du lac et de la forêt, ces oiseaux qui chantent, pour qui sinon pour toi, pour moi : tout cela, c'est du bonheur semé comme de la petite monnaie au bord de nos chemins.

C'est un deuxième malheur que, dans nos malheurs, nous ne soyons plus capables d'apprécier le cadeau d'une rose, l'odeur du foin qui sèche, un rayon de soleil dans le soir, et tant d'autres présents jetés sous nos pieds, et surtout devant nos yeux, par le Créateur lui-même, le plus génial des artistes parce qu'il partage ses beautés gratuitement, avec tous !

Mais il y a encore mieux : je veux parler des arts. Quel bonheur - et je dirai même quelle consolation quand nous ne sommes pas heureux - de pouvoir contempler, si possible en silence, les merveilles laissées par les artistes de toutes les créativités ! N'avez-vous jamais été réconfortés par un opéra de

Mozart, par une cathédrale gothique en Ile de France ou baroque en Bavière ? Tant de beautés, parfois surprenantes et déconcertantes, en pierre, en bois, en bronze, en couleurs et en formes, en lettres aussi, en notes de musique, changent nos larmes de tristesse en pleurs de joie, tellement c'est sublime, indicible. Feuilletez le grand livre des arts de toutes sortes. On n'en finit plus de contempler, de prendre l'ascenseur pour le Ciel, de se laisser apaiser par le rayonnement de tant d'explosions esthétiques, qui touchent le cœur et réjouissent l'esprit.

## Des fontaines claires

Mais rien ne vaut les rencontres humaines, avec ces grandes émotions de l'amour humain, fragiles mais intenses. Et c'est un célibataire qui vous parle ! Je suis toujours ému quand je rencontre une famille où le bonheur susurre et parfois ruisselle ; je suis touché jusqu'aux larmes quand je croise une femme enceinte ; il est si merveilleux de voir des signes d'amour vrai dans les rapports humains, sans compter l'amitié, qui est une des plus belles formes de l'amour.

Il y a des fontaines de bonheur tout autour de nous, et nous ne savons pas les voir ou nous n'osons pas y boire. Cessons d'être réticents face aux petits bonheurs quotidiens, quand ils sont sincères, authentiques, respectueux des autres, humbles dans leur robe de clarté. Ceux qui scintillent au fond des yeux d'un enfant, ceux qui habitent nos silences, ceux qui soulèvent nos prières. Oui, la joie d'aimer et d'être aimé - cœur, esprit et corps aussi - dans tant de rencontres plus profondes que nos plus chers désirs, plus heureuses que nos plus tendres rêves.

Et alors, me direz-vous ! Comment être heureux quand ma famille éclate, quand j'apprends que j'ai un cancer, quand mon ami s'est suicidé, quand je tombe au chômage, quand mon enfant erre dans la drogue ! Et puis, tous ces malheurs d'ailleurs, de très loin parfois, qui nous heurtent sans ménagement sur nos écrans de télévision ou d'ordinateurs, les drames des autres qui - je l'espère du moins - deviennent un peu les nôtres, puisque nous les savons, nous les voyons : les tremblements de terre, les guerres, les violences, les enfants qui meurent de faim, les droits humains foulés aux pieds, tant d'innocents maltraités, opprimés, humiliés, massacrés. Comment revenir d'Auschwitz - j'y suis allé quatre fois, toujours avec des jeunes - et croire que l'on peut encore être heureux ?

Je vous l'avoue humblement : je n'ai pas une réponse toute faite, je ne comprends pas toujours, je m'interroge et

méditation



j'interroge Dieu sur tous ces malheureux innocents et victimes. Je me mets en colère, je me révolte aussi.

## Le bonheur paradoxal

Alors il m'arrive d'ouvrir un vieux livre toujours d'actualité, l'Evangile, au chapitre 5 de Matthieu. Qu'est-ce que je trouve ? Des béatitudes, des déclarations et en même temps des promesses de bonheur. Comment ne pas s'y intéresser quand on recherche le bonheur, comme le tournesol le soleil ?

J'y vois d'abord l'étrange portrait de celui qui les a dites. Ce pauvre, ce doux, cet humble, cet artisan de paix, ce cœur transparent, c'est Jésus tout cru. Ce lutteur pour la justice, ce grand miséricordieux et surtout ce persécuté, calomnié, rejeté, c'est toujours lui. Et il nous dit chaque fois : heureux ! neuf fois heureux !

Ou il est fou, ou il est Dieu. On pourrait être heureux même quand on est pauvre en moyens ! Quand on mise sur la non-violence, quand on croit à la pureté du cœur, quand on pardonne au lieu de se venger, quand on prend les risques de combattre pour la solidarité au lieu de se calfeutrer dans son confort égoïste, quand on accepte de souffrir plutôt que de faire souffrir, quand on se met au service gratuit des autres au lieu de profiter de toutes les occasions pour s'enrichir, dominer, jouir, passer en tête en écrasant les concurrents ! Ce serait à notre tour d'être des fous !

Jamais je n'oserais m'aventurer sur ce terrain, tellement contraire aux usages courants, aux modes, à la publicité, aux instincts spontanés, s'il n'y avait pas deux expériences qui me bouleversent encore : la victoire pascale du crucifié et les exemples innombrables des saints.

La croix me répugne, c'est le contraire du bonheur, je n'en veux pas, même si je sais, par la vie, qu'elle est inévitable. Mais je la vois autrement, je finis par l'accepter, je suis prêt à essayer de la porter - la mienne et celle d'autres autour de moi comme Simon de Cyrène - si je regarde du côté du dimanche, celui de Pâques, la victoire du crucifié. Il n'y a de bonheur possible, dans les souffrances et les épreuves d'ici-bas, que pascal et pentecostal : celui du Christ malgré tout, celui de l'Esprit qui fortifie et dynamise l'aventurier de l'humanité.

## Le kit du bonheur

L'excursion est-elle trop ambitieuse à cette altitude ? Certainement. C'est pourquoi il nous faut prendre avec nous, pour une si rude randonnée, le kit de survie - et même tout simplement de vie - que le Seigneur a prévu. Personne ne peut réussir la pénible grimpe du bonheur dans les terrains du malheur sans être éclairé, nourri et accompagné.

*Eclairé* : je veux parler de la Parole de Dieu qui seule peut nous indiquer les sentiers praticables malgré les obstacles inévitables. Il faut avoir une sacrée boussole - ou plutôt une boussole sacrée - pour tenir le cap dans autant de brouillard et de tempête.

*Nourri* : car il faut une nourriture substantielle et adaptée aux difficultés de l'aventure pour tenir jusqu'au bout, quand ça fait mal de choisir les ingrédients des béatitudes comme idéal de vie. Il y a l'eucharistie, les autres sacrements. Et ce Saint-Esprit qui, discrètement, souffle où il veut, autrement dit dans nos voiles déployées pour accélérer le mouvement, surtout lorsque nous sommes fatigués par la montée.

Enfin, *accompagné* : par celui qui nous a promis de demeurer avec nous jusqu'à la fin du monde. On peut lui faire confiance. Mais il y a aussi les frères et sœurs en Eglise, la communion des saints là-haut et la communauté des hommes et femmes en voie de sainteté ici-bas. Que sont nos communautés chrétiennes si elles ne sont pas l'espace humain où les chrétiens - et d'autres aussi évidemment - peuvent trouver soutien, compassion, partage des joies et des peines ? Nul ne devrait jamais se sentir seul, qui appartient à la famille de l'Eglise, ferment de convivialité et de fraternité dans la société. L'Eglise, c'est la cordée de l'Evangile, l'équipe des pratiquants des béatitudes qui se donnent la main pour tenir sur la longueur et viser le sommet proposé par Jésus de Nazareth, en donnant envie à d'autres d'entrer dans la danse.

## L'océan qui déborde la soif

Mais reconnaissons-le loyalement : tous ces bonheurs, même les plus spirituels ne nous suffisent pas ! Il y a mieux, nous voulons plus encore ! Nous sommes des perpétuels insatisfaits, car même dans les expériences extrêmes de l'amour, s'il y a un avant-goût du bonheur total, il demeure menacé et toujours éphémère. Nous ne pouvons faire rimer amour avec toujours que dans les rêves ou la poésie, ces ponts jetés vers un impossible et pourtant indispensable infini.

Il nous faut donc accepter de passer (je dirais de *pâquer*) vers un bonheur enfin aux dimensions de ce que nous sommes et de ce que nous souhaitons, pour nous et celles et ceux que nous aimons. La mort ne serait-elle pas le mauvais côté de la naissance définitive,

avec ses arrachements inévitables, avec l'angoisse de l'inconnu, avec la divine surprise d'arriver là où nous devons être pour être heureux : en Dieu, dans ses bras, dans sa maison ?

Notre soif de bonheur est telle qu'elle s'apparente à l'immensité de la mer, alors que nous n'avons ici-bas à notre disposition que quelques sources et quelques fontaines. Nous sommes programmés pour le bonheur éternel, même s'il ne faut pas que la béatitude espérée donne un goût de cendres aux petits bonheurs possédés. Bien au contraire !

Reste que le bonheur à la taille de notre appétit n'est rien d'autre que celui de Dieu en nous, quand il sera tout en tous. Nous allons vers la béatitude parfaite et éternelle. Ce qui signifie que ce n'est pas encore arrivé. Ce qui veut dire surtout que la promesse est ferme et l'issue certaine, puisque c'est Dieu lui-même qui a mis en nous la soif parce qu'il est lui-même l'océan.

Et pour cela, comme pour la vie au départ, il nous faut accepter de tout recevoir, de ne pas conquérir l'impossible des hommes, mais d'accueillir humblement le possible de Dieu. Alors seulement nous serons vraiment heureux, de ce bonheur de surabondance trinitaire. Tellement submergés d'amour, tellement rassasiés de vie, tellement débordés par la joie, tellement irradiés par la gloire !

Quels que soient les chemins - sentiers de montagne ou autoroutes - qui auront marqué notre itinéraire ici-bas, nous parviendrons tous au sommet du bonheur, dans l'inaccessible et pourtant réelle communion de la béatitude, le rendez-vous de notre être avec Dieu lui-même. Dieu ma joie !

**Cl. D.**

# Dieu, expert du bon

●●● **Philippe Lefebvre o.p.**, Fribourg

Professeur en Ancien Testament à l'Université de Fribourg

*Dieu est spécialiste et source du bon. C'est sa présence en nous qui transforme notre rapport au monde et qui nous rend heureux. Le bonheur passe par cette conscience qu'« Il est », que « nous sommes » et que nous sommes en relation avec Lui.*

Les psaumes, qui sont censés être des prières venant des hommes et adressées à Dieu, commencent étonnamment par une adresse aux hommes : « Heureux es-tu, ô homme, qui... » (Ps 1,1). On peut comprendre que, dans ce psaume inaugural, c'est Dieu lui-même qui interpelle le lecteur. Ainsi, cette première parole de Dieu dans les psaumes célèbre le bonheur, la joie, le goût d'être avec lui. Puis, tout de suite après, le verset 2 explique en quoi consiste ce bonheur : l'homme est heureux parce qu'il « trouve son plaisir dans la Loi du Seigneur » et se l'approprie jour et nuit.

De même, Jésus inaugure sa parole publique en proclamant les béatitudes : « Heureux, heureux... » (Mt 5,1-12 ; Lc 6,20-23). Il parle, comme Dieu le fait, en fondant sa parole dans un bonheur paradoxal : il s'agit de se découvrir heureux dans des situations de vie difficiles, lourdes de chagrin.

## Dieu, source du bonheur

Les mots hébreux que nous traduisons habituellement par bonheur se rattachent, pour la plupart, comme c'est d'ailleurs le cas en français (*bon-heur*), à la racine *tob*, qui signifie *bon* ou *bien*. Cela représente essentiellement les termes : *tob*, *toub*, *tobah*.

Or le premier spécialiste de ces termes est Dieu lui-même. Dès la Genèse, le mot que Dieu répète le plus souvent est

*bon* : il est écrit, dans un refrain célèbre, que Dieu créa telle ou telle réalité et qu'il « vit que cela était bon » ; lorsqu'il fait le bilan de sa semaine ouvrable, Dieu constate même que « c'était très bon » (Gn 1,31) ; et il dira, quelques temps après avoir créé un homme, qu'« il n'est pas bon que l'homme soit seul » (Gn 2,18) ; ainsi, ce qui devient bon pour un homme, c'est de rencontrer une femme. Bref, ce qui est bon et ce qui ne l'est plus - et doit donc connaître du nouveau pour se bonifier -, c'est Dieu d'abord qui le sait et qui le dit.

Le bonheur n'est donc pas une situation indépendante de Dieu. Dieu, le premier, le diagnostique. Et s'il s'y connaît si bien, c'est que le bonheur n'arrive pas sans lui. Le Seigneur en est à la source. Comment ? En étant. Le principe du bonheur, c'est que Dieu est, qu'il est au commencement de tout, de tous, de chacun.

On a parfois l'impression, quand on entend certaines idées dans l'air du temps, que le bonheur est de remédier à nos manques et à nos faiblesses. Des experts nous expliquent que nous manquons de ceci, de cela, que notre famille ne nous a pas donné ce qu'il fallait, que nous n'avons pas acquis les bons gestes, que nous sommes soumis à de mauvaises ondes ; et ils se font forts de nous donner des solutions, de réparer ces dommages pour nous faire accéder au bonheur.

Présenter les choses ainsi revient à partir de la blessure, de la fêlure, de la faute commise par nous-mêmes ou par nos aïeux et dont nous héritons. La vie serait un déficit auquel il conviendrait de trouver des solutions.

## Dieu avec moi

Tout autre est la démarche biblique : elle part de Dieu, du Dieu qui donne la vie. Au commencement est la vie et on n'envisage rien pour un être sans poser d'abord le Dieu qui fait toutes choses bonnes. Autrement dit, la parole de Dieu ne nous laisse pas nous aventurer dans les domaines du manque, du péché, de la faiblesse, du deuil, sans réaffirmer qu'« au commencement Dieu a créé », que Dieu voit et désigne ce qui est bon, ou encore que « le mal que (certains) avaient médité, Dieu médite, lui, d'en faire du bien » (Gn 50,20) - on pourrait traduire : « d'en faire du bonheur ».

Cela veut-il dire que la Bible est écrite par des illuminés et s'adresse à des allumés qui zappent allègrement les difficultés de la vie et répètent quoi qu'il arrive que tout va bien ? Pas du tout. Ce que la Bible enseigne, c'est que rien ne doit jamais être abordé à partir du vide, du manque que l'on croit déceler, de l'égarement que l'on pense décrypter. Toute réalité (celle d'une personne, d'un groupe, d'une situation) doit être envisagée d'abord en présence du Dieu vivant qui est à l'origine de tout.

Deux textes essentiels nous enseignent, l'un par contraste, par antithèse, l'autre par annonce heureuse, en quoi consiste le bonheur et quelles en sont « les conditions ».

En Genèse 3, le serpent, une femme et un homme se trouvent confrontés. Le monde du serpent évacue toute présence. Le serpent parle de Dieu comme d'un absent et il lui prête des paroles et des pensées que le principal intéressé, Dieu, n'a pas émises. La femme doit se débattre avec les questions et les mots que le serpent lui propose : elle n'est plus elle-même quand elle parle. L'homme est là, mais ne parle pas, prend le fruit sans rien dire, absent, non engagé. Quand Dieu arrive, les humains ont peur : ce qu'ils craignent, c'est la présence de Dieu, sa « présence réelle » dans ce monde virtuel que le serpent a amené. Anti-bonheur. En Exode 3, au contraire, une rencontre a lieu : Moïse rencontre le Seigneur au buisson ardent et Dieu donne son nom : « Je suis » (Ex 3,14) ; mais avant cela, il dit à Moïse : « Je serai avec toi » (Ex 3,12). Dans la définition de Dieu, il y a Moïse : Dieu se révèle comme Celui qui est avec ceux qui le servent ; et la définition de Moïse commence avec Dieu : Moïse est celui que Dieu a envoyé. Moïse, qui se sait si faible (Ex 4,10-13), peut dire « je » parce qu'il a rencontré « Je suis » et fait alliance avec lui. Jésus ne dira pas autre chose : « Le Père qui m'a envoyé... » (Jn 5,37). Le Dieu, dont la Présence au commencement fonde l'homme, est le Père. C'est la fondation du bonheur d'être et d'être en relation.

Dans la Bible, cette conscience qu'il y a quelqu'un, une Présence, se nomme la crainte de Dieu.<sup>1</sup> Ce n'est pas une peur ni le retrait tremblant devant une divinité perçue comme terrible. C'est le sentiment profond qu'une Personne est

« Je serai avec toi, dit le Seigneur. » (Exode 3,12)

1 • Le livre des Proverbes, par exemple, pose cette maxime dès son début (Pr 1,7) et la répète ensuite (Pr 9,10 ; 15,33) : « La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse. » On trouve cette affirmation, telle quelle ou sous des formes proches, en Psaume 111, en Job 28,28, en Siracide 1,14.

là et que l'on ne peut agir sans compter avec elle (Pr 1,7). Ce qui est vrai pour Dieu, l'est d'ailleurs pour tout humain : on n'empiète pas sur autrui, on ne s'avance pas à la légère vers un autre.

La crainte de Dieu est la première étape sur la route du bonheur : « Venez, fils, écoutez-moi, je vous enseignerai la crainte de YHWH. Quel est l'homme qui désire la vie, qui aime les jours où l'on voit le bonheur ? » (Ps 34,12-13). Pour ceux qui « désirent la vie », alors, oui, il y a un registre de vie inouï à expérimenter : *la vie-avec-Dieu*, dont la crainte de Dieu est le symptôme.

## Du nouveau, toujours

Un déploiement nouveau est possible : la présence de *Dieu-avec-moi* transforme notre rapport au monde. Vivre avec Dieu, c'est s'apercevoir que, dans notre fragilité totale, du nouveau peut être vécu. Tout n'est pas dit d'avance. Le fait d'être un homme, le fait d'être une femme redeviennent des projets et pas des réalités clés en main qu'il faudrait assumer d'emblée comme des évidences. La vie se fait intéressante parce que chaque démarche, chaque pas a un goût d'aventure : comment, dans telle situation, *Dieu-avec-moi* va-t-il me conduire ?

En Isaïe 11, l'Esprit du Seigneur, quand il repose sur la personne qui l'accueille, se fait connaître par ses diverses opérations : il apporte la crainte de Dieu (la conscience forte de sa Présence) et permet de prendre des décisions, de discerner, de s'avancer vers les situations compliquées de l'existence (Is 11,1-4). Ce déploiement de la Présence s'opère dans le temps par l'Esprit de Dieu, dans l'adaptation au réel à vivre. Moïse dit à Dieu qu'il n'est pas « un

homme à paroles » (Ex 4,10). Eh bien ! Dieu va lui apprendre à parler et il parlera par Moïse, avec lui, en lui. Le Déuteronome, pour sa part, commence par ces mots : « Voici les paroles de Moïse. » Là où Moïse est en « état de manque » (pas de parole), Dieu lui donne ce qu'il lui faut d'une manière originale (« Voici les paroles »).

Prenons un exemple féminin : Anne, au début des livres de Samuel. Cette femme, que l'on croit enfermée dans ses problèmes de stérilité, de rivalité avec l'autre épouse de son mari, va un jour « se lever » (1 S 1,9) et s'adresser à Dieu. Rien alors ne sera comme avant. A la naissance de son fils Samuel, elle proclame un cantique qui exprime son bonheur après les épreuves qu'elle a connues (1 S 2,1-10). Elle y annonce même un messie à venir. Elle est ainsi le premier être humain de la Bible à évoquer le messie. Son existence vécue avec Dieu ouvre son intelligence et son cœur aux dimensions de la communauté où elle se trouve. Anne prophétise ce que le Seigneur enverra pour le bien (c'est-à-dire le bonheur) de tous. Ce chemin n'est pas un parcours individuel, ni une méthode pour s'en tirer soi-même en passant entre les gouttes. C'est une traversée du monde réel, qui va révéler « les pensées de beaucoup de cœurs » (Lc 2,35).

## Une autre logique

Ce déploiement avec Dieu présent n'est pas un chemin facile. Celui ou celle qui vit dans la joie de la Présence, dans la liberté qu'elle donne, se démarque de son entourage. Il est parfois incompris, suspecté, mis à part, mis en cause. La logique à laquelle il obéit n'est pas celle des hommes, qui ne se réfèrent qu'à eux-mêmes.

Le bonheur est de suivre son inspiration la plus profonde - celle de l'Esprit - d'être utile et fécond, au fil de chemins que le monde ne promeut pas habituellement. Dans la douleur que ces voies occasionnent parfois, naît et grandit ce « bonheur durable et profond de servir le Créateur de tout bien » (oraison de la 33<sup>e</sup> semaine du temps ordinaire).

Le bonheur n'est pas fondamentalement une question de circonstances. C'est une question de Présence et de Parole. Etre avec Dieu, l'entendre parler et lui parler. Aller jusqu'au bout de ce qui est à vivre : s'apercevoir que, dans le plus extrême dénuement, on n'est pas seul. Plusieurs psaumes évoquent ce parcours, tel le psaume 22 qui fait passer de « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (v. 2) à « Tu m'as exaucé » : (v. 22 fin).

La démonstration se fait quand tout nous abandonne. C'est ce que saint François appelle « la joie parfaite » : quand, rejeté de partout et manquant de tout, on sait que l'essentiel ne manque pas et qu'on peut mettre un pied devant l'autre. Tel apparaît le mystère du Christ en sa Passion, en sa mise au tombeau : quand se sont éteintes les ressources pour vivre, quelqu'un me fait vivre. Comme on l'affirme selon la tradition patristique dans une antienne pascale : « Par ta croix, la joie est venue dans le monde. »

Il ne s'agit pas là d'un masochisme chrétien qui se complairait dans la souffrance. C'est l'affirmation qu'aller au bout de tout manifeste la présence de Dieu. Mon chemin, si douloureux soit-il, est un chemin qui démontre le Père donateur de vie, le Fils dans lequel tout chemin de juste s'accomplit, l'Esprit qui conduit et fait comprendre à mesure le sens mystérieux et tangible de notre itinéraire.

« Mon Père (...) non comme je veux, mais comme tu veux », dit Jésus à Gethsémani (Mt 26,39). Ce n'est pas là abdication de sa volonté pour subir des souffrances arbitraires que le Père ferait surgir pour tester notre fidélité. C'est l'adhésion de la volonté au chemin de la vie la plus pleine. La vie qui va se manifester d'autant plus puissamment qu'elle était mise en cause, piétinée, écrasée. Là est un bonheur paradoxal : la joie de savoir que l'on avance dans la plénitude (cf. Jn 16,23-28).

## Vie pour tous

Mais quand une personne accepte de marcher avec Dieu, un flux de vie vient aussi pour beaucoup d'autres. « En toi se béniront toutes les familles de la terre », annonce d'emblée le Seigneur à Abraham (Gn 12,3). C'est là un mouvement qui fonde l'Eglise : la foi de ceux qui acquiescent à la Présence de Dieu fait entrer beaucoup d'autres dans le *submergemen*t de Vie.

Dans l'histoire douloureuse de Joseph (Gn 37-50), le jeune homme dit à ses frères, auxquels il se fait reconnaître (ces frères qui avaient voulu le tuer et s'étaient « contents » de le vendre comme esclave) : « Dieu m'a envoyé au-devant de vous pour vous assurer un reste dans le pays et vous garder la vie pour une grande délivrance. Ainsi donc, ce n'est pas vous qui m'avez envoyé ici, mais Dieu » (Gn 45,7-8). Et Joseph ajoutera à leur adresse avant de mourir : « Le mal que vous avez médité contre moi, Dieu a médité d'en faire du bien, afin d'accomplir ce qui arrive aujourd'hui : garder en vie un peu nombreux » (Gn 50,20).

C'est la vie qui gagne, la vie que Dieu donne, source de notre bonheur.

Ph. L.

« Ils marchaient au milieu de la flamme, louant Dieu. » (Daniel 3,24)

# Saynètes de vie

●●● **Marie-Jeanne Urech**, Lausanne  
Ecrivaine

Marie-Jeanne Urech est lauréate du Prix Rambert 2013, pour son quatrième roman *Les Valets de Nuit* (Vevey, de l'Aire 2010, 130 p.).

Le jury du plus ancien prix littéraire de Suisse romande a été séduit « par ses narrations poétiques servant une critique sociale acérée ». [www.marie-jeanneurech.com](http://www.marie-jeanneurech.com)

Quand la grande Yvonne arpente un trottoir, elle pense à trois choses. La première est que ses semelles s'usent ; la seconde est que si ses semelles s'usent, de la poussière de semelles se dépose sur la chaussée ; la troisième est qu'en récoltant cette poussière, on pourrait reconstituer des milliers de semelles de chaussures. Cette pensée la rend soudain heureuse, car ce qui semblait perdu à tout jamais est là, sous ses pieds. Sans qu'elle s'en aperçoive, la grande Yvonne est en marche vers le bonheur.

Le cousin de ma tante a pris froid après une nuit sous tente dans un camping pourtant 4 étoiles. Il passe les jours suivants reclus dans son appartement, alité et délaissé de ses proches, en proie à une fièvre sournoise qui lui fait croire qu'une main attentionnée lui donne à boire alors qu'il est seul et assoiffé. Dehors, on ne peut pas dire qu'il y ait du soleil, mais des enfants s'égosillent, le tram électrise l'air, des conversations se tissent. Il monte dans la chambre aux rideaux clos du malade la rumeur de la vie. Le cousin de ma tante songe alors à cette soirée au camping où, encore bien portant et entouré de ses amis, il mangeait sa boîte de cassoulet. Il sourit. Sans quitter son lit, le cousin de ma tante fait marche arrière vers le bonheur.

Adossée à sa fenêtre, Rose prend une de ces pastilles qui colorent la langue, mais aussi les idées. Avec ce qu'elle

avale quotidiennement, c'est tout un arc-en-ciel qui se cache dans sa bouche. Au thé de quatre heures, rencontre de dames charitables, elle passe pour la plus enjouée et les biscuits qu'elle dévore par poignées la placent parmi les croqueuses de vie. Sa bonne humeur, sans faille, s'instille dans le groupe comme du ciment entre des briques. Un thé sans Rose serait un thé où l'on regrette d'être allé. Mais le soir, quand elle se lève soudain de table pour se rendre aux toilettes et y régurgiter toute une journée de petits plaisirs, elle ne sait pas si c'est une indigestion de biscuits ou de bonheur.

J'ai un oncle en Amérique, il s'appelle Richard. On dit qu'il a les poches pleines. Chaque fin de mois, mes parents pensent à lui. Ils déverrouillent même la porte pour qu'il puisse entrer, comme le père Noël, pendant que l'on dort. Moi aussi, je pense à lui. Pas seulement en fin de mois, mais tout le temps. Je sais que ses poches sont remplies de ces petites menthes qu'il suçote à longueur de journée et je sais qu'il m'en offrira une pleine poignée à peine m'aura-t-il vue. Mon bonheur ne fait pas forcément celui de mes parents.

Arthur Bellange adore regarder sous les jupes des filles, mais voilà, il ne travaille qu'avec des hommes. La seule femme que compte la Boîte est la grande cheffe, perchée dix étages plus haut. Arthur Bellange a de l'ambition. Il gravit un à un les échelons de la Boîte et se

retrouve en peu de temps au neuvième et avant-dernier étage. On murmure dans les couloirs qu'il sera bientôt grand chef. Il en a l'étoffe. Mais la seule étoffe à laquelle Arthur Bellange se frotte est celle de la jupe de sa cheffe d'où s'échappent des jambes en compas qui dérivent au-dessus de sa tête. Arthur Bellange restera sous-chef durant toute sa carrière, préférant passer sa tête sous la jupe de la grande cheffe plutôt que de toiser son crâne pourtant bien fait. Le bonheur n'est pas forcément un couronnement.

La boutique du serrurier se situe dans une galerie sous voie. A chaque passage d'un train, les centaines de clés accrochées à la paroi se mettent à vibrer, à sautiller, certaines tombent de leur crochet et voilà que le serrurier se met à quatre pattes à la recherche de ses clés tout en maudissant les saints du calendrier. A peine les a-t-il toutes ramassées et suspendues qu'un train repasse en trombe, le direct, celui qui ne s'arrête pas et dont l'onde ravageuse balaye à nouveau les clés sur le sol de la boutique. Septante-huit trains traversent quotidiennement cette gare, un peu moins le dimanche, de quoi maintenir le serrurier à terre plus longtemps qu'aucun bombardement. Mais le soir quand il déroule le rideau de fer, une clé manque au tableau, toujours la même, une clé qui lui échappe sans cesse. Est-elle cachée dans un recoin de l'atelier ou a-t-elle été emportée par le souffle d'un train à grande vitesse ? La clé du bonheur ne se laisse pas facilement saisir.

Un matin d'août, Aloïs Graf constate que son nom commence à s'effacer de sa boîte aux lettres. Il téléphone à la gérance qui promet de s'en occuper, et à son médecin pour une douleur au

bras. Les semaines passent, la douleur persiste ; le nom disparaît. Entièrement. A la gérance, on ne trouve plus son dossier ; chez le médecin, on le fait patienter. Aloïs Graf a pour habitude de relever sa boîte quotidiennement, mais depuis que son nom s'est effacé, il ne reçoit plus de courrier, plus de factures non plus. A la douleur au bras s'ajoute bientôt une cheville fragile qui le cloue sur un fauteuil. Quelle fin de vie, me direz-vous ! Pourtant Aloïs Graf vit dans le bonheur des anonymes à qui l'on fiche la paix pour autant qu'ils n'existent plus.

Madame Adame a bu un verre de vin. « Plus ! » diront les convives. Madame Adame a mangé d'un bon appétit le contenu de son assiette. « Et s'est resservie à deux reprises ! » ajouteront les convives. Madame Adame a soudain été prise d'un fou rire. Dont l'origine n'était pas très claire, préciseront les convives. Ses yeux étaient ouverts. Fermés diront d'autres. Tous s'accordent à dire qu'elle avait la bouche béante, cette bouche d'où s'échappaient quelques secondes plus tôt un rire inextinguible. A 19h38, l'heure était inscrite sur le four, Madame Adame est partie dans un fou rire et n'en est pas revenue. Pourrait-elle nous assurer que c'est vraiment le chemin le plus court vers le bonheur ?

**M.-J. U.**

# Résilience dans la Bible

●●● **Stefan Vanistendael**, Genève

Sociologue, démographe, membre du Bureau international catholique de l'enfance (Bice)

*La Bible suggère que le bonheur compris comme une absence de soucis est illusoire face à la réalité. Elle propose un bonheur entendu comme une plénitude de vie, toute la vie, en y introduisant une dynamique transcendante. Celle-ci ouvre la porte sur l'espérance a priori folle de la résurrection, hors cadre humain normal, mais néanmoins en cohérence profonde avec l'expérience de vie.*

Il n'existe pas, pour l'instant, de définition universellement reconnue de la résilience, comme il n'y en a pas pour le temps, l'amour, l'humour ou même... Dieu. Sur un plan pragmatique, sans prétentions intellectuelles, on peut dire que la résilience humaine est la capacité d'une personne ou d'un groupe à croître malgré de très grandes difficultés. Cette croissance s'observe dans la durée, elle n'est jamais absolue, toujours variable, et se construit dans une interaction avec l'entourage.

Nous pouvons donc explorer le sujet à partir de l'expérience humaine. Car en fin de compte, ce sont bien les histoires personnelles qui nous enseignent le plus sur la résilience, même s'il faut se garder de généralisations faciles. Il s'agit probablement plus d'une notion de vie que d'un concept strictement scientifique. Le célèbre journal d'Anne Frank illustre bien la résilience, sans jamais mentionner le mot. Son cheminement de vie, en effet, surprend en bien, signe de résilience selon le psychologue argentin Ramon Lascano.<sup>1</sup>

## Dans la Bible

La dynamique de la résilience est très présente dans la Bible ;<sup>2</sup> elle est même, au fond, éminemment biblique : le pas-

sage d'un mal ou d'un moins bien vers un mieux, de la nuit vers le jour est un thème inscrit dans l'Ancien Testament comme dans le Nouveau. Par exemple dans l'histoire du peuple juif qui traverse la mer, le désert, l'occupation et l'exil, ou dans bien d'autres histoires individuelles, comme dans les miracles de Jésus, difficiles à interpréter et à qui cette dynamique vers « un plus de vie » semble donner de la substance.

Les psaumes reflètent, pour leur part, de multiples situations de vie, y compris de désespoir profond. Mais il ne s'agit pas d'un désespoir écrasant, qui ne laisserait place à aucune étincelle d'espérance ou de vie. Les psaumes chantent une dynamique de vie, souvent au travers et contre tout, qui puise ses racines dans la présence évidente ou discrète du Seigneur.

- 1 • Dans une discussion lors d'un séminaire sur la résilience à Buenos Aires, en 2003.
- 2 • Ce texte se base en partie sur un article de **Stefan Vanistendael**, « La résilience : à la recherche d'une espérance réaliste », in *Hokhma, Revue de réflexion théologique*, n° 102, Agen 2012. Ce n'est pas l'étude approfondie de la Bible qui a fait découvrir à l'auteur la résilience, mais, au contraire, c'est l'étude de la résilience qui a attiré son attention sur la Bible, dans certains de ses messages fondamentaux, comme dans certains exemples concrets. (n.d.l.r.)

Peu d'histoires illustrent mieux les processus complexes et intimes de résilience que celle de Joseph et de sa famille (Gn 37,39-47). Joseph subit des injustices, d'abord de ses frères, puis en Egypte. On peut comprendre l'irritation initiale de ses frères face à ce qui apparaît chez Joseph comme de l'arrogance, mais cela ne justifie pas leur trahison brutale à son égard.

Joseph se remet debout, grâce à ses propres ressources intérieures et surtout grâce à son Dieu. Sa situation se transforme. D'exclu, il devient une personne estimée, d'abord par les Egyptiens, puis, plus tard, par sa propre famille. Il pardonne à ses frères, un acte très fort d'ouverture à la vie, pour eux mais aussi pour Joseph lui-même.

Les processus de résilience concernent donc à la fois Joseph et sa famille, et ils se jouent tant au niveau individuel que collectif. En parallèle, se développe la prévention par Joseph d'une famine catastrophique chez les peuples de Canaan et d'Egypte, un engagement effectif, signe de résilience.

L'histoire de Job semble, elle aussi, avoir une cohérence particulière et extrême avec la résilience, vue comme une articulation entre réalisme et espérance. Job est soumis à de terribles souffrances, physiques et autres. Il ne voit pas de sortie.

Ses amis essaient de le convaincre de sa culpabilité, en s'appuyant sur un discours en apparence religieux. La reconnaissance de cette prétendue culpabilité serait nécessaire pour améliorer la situation de Job. Les propos sont peut-être bien intentionnés, mais ils constituent une tentation et un piège, parce qu'ils manquent de réalisme spirituel profond et peuvent susciter de faux espoirs.

Job préfère se confronter pleinement aux malheurs qui le touchent, dans un réalisme très cru, tout en gardant la foi en Dieu, même s'il s'agit d'une foi qui ne lui permet plus de comprendre ce qui se passe. Job préfère cette ignorance, dure mais honnête, à une solution pseudo-religieuse qui triche avec la vie. Finalement, le réalisme de Job aboutit à un espoir inespéré et à une amélioration de sa situation.

On retrouve là le passage d'un mal vers un bien, mais dans une dynamique très extrême et qui se déroule en grande partie hors du contrôle de Job, dans l'abandon à Dieu (une particularité intéressante par rapport à la résilience).

## Vers la plénitude

La résilience apparaît parfois aussi dans la Bible de manière plus implicite, sous forme réflexive. Par exemple, dans la lettre de Paul aux Romains qui lie cette dynamique à l'amour de Dieu pour nous, jusqu'à l'extrême (Rm 5,1-11). L'apôtre parle même de la dynamique de transformation d'un mal en un bien : « Bien plus, nous mettons notre orgueil dans nos détresses mêmes, sachant que la détresse produit la persévérance, la persévérance la fidélité éprouvée, la fidélité éprouvée l'espérance ; et l'espérance ne trompe pas, car l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit saint qui nous a été donné » (Rm 5,3-5).

Il ne s'agit pas d'une force brute, ni de perfectionnisme, mais d'une intelligence de vie, une sagesse qui intègre aussi nos fragilités, dans une confiance fondée sur la transcendance.

## psychologie

Les premiers textes scientifiques sur la résilience mentionnent parfois l'acceptation inconditionnelle de la personne comme un fondement de la résilience.<sup>3</sup> Est-ce humainement possible ou est-ce l'affaire de Dieu ? Dans la Bible, nous voyons émerger lentement cette notion de reconnaissance inconditionnelle de la personne humaine par Dieu, qui culmine en Jésus-Christ, sans que cela implique l'assentiment de n'importe quel comportement, qui serait d'ailleurs plus signe d'indifférence que d'acceptation. Un exemple de réalisme biblique ?

Porte sainte de la basilique St-Pierre de Rome, bronze de Vico Consorti (1949)



Regardons le texte de la rencontre entre Jésus et Thomas (Jn 20,24-29), sans essayer de deviner les faits historiques exacts sous-jacents.<sup>4</sup> Il semble porter un message qui respecte le mystère des événements. Jésus apparaît dans une sorte de plénitude, dans une nouvelle étape de vie, mais néanmoins et en même temps comme blessé, avec les marques de sa torture passée et de son passage par la mort.

Le parallélisme entre résilience et résurrection est frappant, sans que cela permette de réduire une des deux réalités à l'autre. La surprise de retrouver Jésus ainsi après sa mort reste totale : Jésus est dans une autre vie, à la fois mystère pour nous et promesse grâce à lui.

Si cohérence il y a, les dissimilitudes ne manquent pas : la nouvelle vie de Jésus commence en quelque sorte avec la mort et semble pouvoir se présenter dans l'espace-temps, mais sans être limitée par les contraintes normales de ces deux dimensions. Et la perfection, au sens d'une véritable plénitude qui n'exclut plus les blessures, a pris le dessus sur un perfectionnisme humain n'admettant pas celles-ci. A y réfléchir, une telle plénitude est moins aliénante, et dans ce sens plus réaliste, que la recherche d'un paradis sans failles.

Cette façon de voir rend obsolète un vieux dilemme de la spiritualité chrétienne, opposant la vie sur terre à la vie dans l'au-delà. Pour certains, il faut se concentrer totalement sur la vie terrestre sans penser à l'au-delà, tandis que pour d'autres, c'est le contraire. Mais si

3 • Cf. par exemple **Emmy Werner**, « Children of the Garden Island », in *Scientific American*, April 1989.

4 • Nous ne les connaissons pas. Toutes sortes d'interprétations d'ailleurs ont été données, des plus textuelles aux plus libres.

la dynamique de vie avant la mort est au fond la même qu'après la mort, sous des formes bien distinctes, cette opposition disparaît, et nous sommes appelés à contribuer pleinement à la vie ici, sur terre, tout en espérant une plénitude au-delà de la mort.

## Réalisme et espérance

Dans une discussion informelle et hors contexte religieux, on a demandé au professeur Friedrich Lösel,<sup>5</sup> spécialiste allemand de la résilience, ce que la résilience apporte, s'il ne s'agit pas simplement d'une nouvelle technique d'intervention. Il a répondu qu'elle redonne un sentiment d'espoir et d'espérance réalistes.<sup>6</sup>

Ces mots sont, en effet, trop souvent séparés. La résilience nous invite à les articuler, car l'espoir et l'espérance sans réalisme conduisent aux illusions, et le réalisme sans espoir induit le cynisme, qui se présente souvent comme réaliste, tout en bloquant la vie. Le défi est difficile mais vivifiant, et vit probablement au fond de nos cœurs, enfoui sous des couches épaisses de soucis, d'angoisses, de fatigues, de découragements, de rigidités et d'habitudes.

Avec la résurrection, cette articulation est poussée au maximum : les blessures d'avant la mort restent là, mais

l'espérance également, ces blessures étant transformées en nouvelle vie. La résurrection introduit donc une nuance supplémentaire, car elle n'est pas réaliste au sens habituel du mot. Elle pousse le réalisme plus loin, en cohérence profonde et surprenante avec la vie.

C'est l'espérance montrée par Jésus dans sa résurrection qui ouvre les yeux sur un tel réalisme, si profond et si inattendu. Et c'est la cohérence surprenante avec la vie par le biais de la résilience qui rend, en l'absence de certitudes normales, cette espérance crédible. Enfin, c'est la surprise qui distingue cette espérance d'une simple projection psychologique linéaire, au fond sans surprises. Avec la résurrection, c'est comme si nous pouvions embrasser la vie dans sa totalité, sans raccourcis, sans dénis, comme si les contradictions se retrouvaient réconciliées.

Il ne s'agit pas de rêves irréalistes. Nous trouvons de multiples traces de ce dynamisme : le recueillement intime qui semble intégrer souffrance et joie, l'expression artistique profonde, la grande générosité qui va au-delà de tout calcul, la réconciliation et le pardon qui débloquent la vie, l'humour fin et constructif qui positive certaines contradictions de l'existence,<sup>7</sup> l'enfant maltraité qui se remet debout et retrouve le sourire...

Ainsi, l'expérience de la résilience traduite de manière transcendante dans la Bible suggère qu'après tout l'espérance folle de la résurrection est peut-être plus réaliste qu'on ne le pense.

**St. V.**

5 • Universités d'Erlangen, Nuremberg (Allemagne) et Cambridge (Angleterre).

6 • Parlant anglais à ce moment, il utilisait le mot *hope*, qui jongle entre espoir (attente d'un résultat désiré) et espérance (attente de quelque chose de bien face à un avenir inconnu). En français, cette double nuance peut être présente dans la résilience.

7 • Le classiciste anglais **Terrot Reaveley Glover** (1869-1943) avait déjà postulé un tel humour chez Jésus, dans *The Ancient World*, University Press 1935, 388 p.

# Rêverie lémanique

● ● ● **Gérard Joulé**, *Epalinges*  
Ecrivain et traducteur

*De jeunes corps sombres, qui se courbent, se redressent, se poursuivant au bas de la terrasse, ont la même teinte que les murs des maisons ; ils paraissent faits de la même chair que ces dieux endormis sur le calme lacustre. Ils rient, pleins d'innocence et de bonheur, et moi je regarde ce jour par fait que je contemple, mais eux ils le vivent. Ce jour m'apparaît, dès maintenant, tel qu'il sera dans leur mémoire alors que je serai retourné en poussière.*

Ils diront à leurs enfants : c'était en juin 2013... Nous habitions la villa où avaient vécu autrefois Brigitte Bardot et Gunther Sachs. Combien étions-nous de cousins et de cousines dans le vieux chalet de Rossinière qui avait l'odeur de jouets vernis ? Des rosiers grimpants embrassaient les troncs d'arbres et de grands dahlias miraculeux s'enroulaient aux roseaux. En ce temps, il y avait de beaux étés... Les grands de ce monde prenaient les eaux d'Evian en soignant les bobos de la planète, tandis que de jeunes voyous cagoulés, beaux comme des anges du mal, saucissonnaient sur les bords du lac. Le cousin Ferdinand revenait par le dernier bateau, ayant vaincu le diable aux tables du hasard. Sa maîtresse rieuse l'attendait sur le quai. L'aurait-elle reconnu sans son borsalino ? Une écharpe de soie flottant au gré du vent, ils se sont assis au fond d'un bistrot. Un garçon claudiquant leur servit deux vodkas.

Rien encore ne leur découvre le complot de la peau, de la terre et du ciel pour faire croire aux enfants que le bonheur existe. Et nous-mêmes, au commencement du déclin, nous oublions ce que nous savons, attentifs à ce bercement, à ce chuchotement, à ce mensonge de la nature qui, avant la dernière étape, nous permet de reprendre un peu souffle.

## L'espace d'un instant

En vérité, c'est nous-mêmes qui nous mentons. S'il n'y avait pas d'œil humain pour contempler cet horizon ni d'oreilles pour entendre cette volière, son murmure ne serait pas un hymne à la joie ; les apparences ne contiennent d'humain que ce que nous y avons mis. Comme cet essaim d'abeilles qui soudain se condense et s'épaissit autour d'une branche morte, tous nos désirs se suspendent à ce beau jour. Le paysage n'est qu'une toile tendue où nous projetons notre cœur. Car rien ne ressemble plus au désir de bonheur chez les adolescents fascinés par tous les mirages, que la faim dont souffrent encore ceux qui pourtant savent par dure expérience que le bonheur n'est pas, ou du moins qu'il n'existe pas comme un objet qu'on possède une fois pour toutes, comme une perle qu'on serre dans sa main, comme un gros diamant incorruptible.

Elle feuillette un journal et lui lit les gros titres, mais il ne l'entend pas. Sa pensée a des ailes. « Notre voyage est loin de toucher à sa fin, finit-il par lui dire. Aux pieds des murs de Troie ma pensée se promène. Dante a cartographié le lieu qui les verra tenter, sans le pouvoir, de s'attraper les doigts... »

Le bonheur ! Sans doute il a mis quelquefois sa main sur leurs yeux, il avait un visage, il tenait tout entier dans le

regard mystérieux sur lequel leur front se penchait, il avait sa densité, son poids et c'était le poids d'une tête contre une épaule. Et puis il n'était plus là : et qu'est-ce qu'un bonheur qui n'est pas toujours là ? Qu'est-ce qu'un amant qu'on voit entre deux portes ? Une maîtresse aux lames des persiennes ? Un mari toujours là et qui ne parle plus ? Une épouse qui voit sa beauté s'en aller comme une fleur tombée qu'on ramasse à la pelle ?

Il est sept heures. Le lac est d'un vert plus pâle. Le soleil déclinant dessine à la surface des eaux un éventail immense de clarté. Ce mot me revient que j'ai lu dans *Le soulier de satin* : « Il n'y a rien pour quoi l'homme soit moins fait que pour le bonheur et dont il se lasse aussi vite... » Aussi les dieux sont là comme des taons pour le harceler. Quel meilleur réveille-matin que le malheur ? Sur ce bleu sans ombre de ce jour d'été, sur ce lac assoupi, ce que notre cœur projette c'est bien la torpeur béate d'un bonheur bourgeois qui ne passera pas.

De même que d'instant en instant, à mesure que ce beau jour touche à sa fin, l'horizon change (et déjà l'éventail de clarté se referme et cette voile gonflée le traverse en quelques secondes), c'est un cœur toujours changeant, toujours inquiet dont le paysage lacustre me renvoie le reflet. Qu'importe que le bonheur soit essentiellement ce qui ne dure pas ? Car qu'avons-nous à faire d'une vie qui ne serait pas tragique ? Et le tragique de la vie, c'est d'aimer ce qui est éphémère.

Il ne serait pas plus fou de s'attacher d'un cœur désespéré à ce beau jour finissant qu'à une créature. Et c'est pourtant ce que tout homme fait dès qu'il commence d'aimer. Quelle folie ! Mais qui donne à la vie un goût si merveilleusement amer, que Tristan et

Yseult ne regretteront jamais d'avoir bu ce philtre.

Il n'y a rien pour quoi l'homme soit moins fait que le bonheur. C'est un poète catholique qui écrit ces mots et qui oppose bonheur terrestre et joie divine. Mais c'est aussi qu'une certaine souffrance et même un certain désespoir sont aussi du bonheur. Bientôt peut-être serons-nous las de cet azur dormant, de ce lac où Saint-Preux donnait rendez-vous à Julie d'Etange, et dont le sommeil est aussi calme que celui d'un enfant. Il faudra que le vent d'ouest le tire de son assoupissement.

## Oser regarder

La nature nous est nécessaire comme le mensonge. Mais nous avons passé l'âge du mensonge, et la jeunesse est loin où nous avons recours à ces prolongements de notre cœur dans le monde végétal qui nous aidaient à ne pas mourir. Nous n'avons plus besoin maintenant de ce langage chiffré ; la séparation de la nature et du cœur marque la fin de la jeunesse. Le temps est venu d'oser se regarder en face. Nous nous passerons désormais d'interprète. C'est fini de croire que les nuits d'été sont à la mesure de l'amour et que le vent transporte dans les branches le gémissement des amants. Le désir et ses attentes, le plaisir et ses cris sont des hochets d'enfant, avec lesquels les romantiques, enfants du doute et de l'incroyance, ont cru pouvoir tromper leur ennui.

Délivrée de nos passions, la terre est-elle devenue ce limon aveugle ? Les arbres, des créatures sans visage ? A l'heure où s'allongent les ombres, est-ce la mort éternelle ou la paix divine qui descend sur nous ?

G. J.

# Excellence, tranquillité et vertu

●●● **Amanda Garcia**, Genève

Chercheuse en philosophie au Centre interfacultaire en sciences affectives de l'Université de Genève

*Depuis que l'homme a le loisir de philosopher, il s'est demandé comment atteindre le bonheur ; question qui en appelle tout naturellement une autre : après tout, qu'est-ce que le bonheur ? Cette interrogation a joué un rôle prépondérant dans la philosophie antique, s'articulant autour de la notion de « vie bonne ».*

Nous cherchons tous à être heureux, tâtonnant d'un côté ou de l'autre, comme si nous essayions de trouver la position la plus confortable - ou la moins désagréable, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Notre droit à poursuivre le bonheur est même affirmé dans la Déclaration d'indépendance des Etats-Unis d'Amérique (1776). Mais nous n'avons pas attendu le XVIII<sup>e</sup> siècle pour entreprendre cette chasse au trésor.

Entre partisans des plaisirs sans limites et de l'instant présent, et défenseurs d'une sérénité construite au cours des ans, l'humanité se partage dans la poursuite d'une seule et même chose, recherchant un Graal dont elle ne sait trop bien de quoi il s'agit.

La question de la nature de la *vie bonne* et du *bonheur*, ou plutôt d'*eudaimonia*, mot de grec ancien, a joué un rôle prépondérant dans la philosophie antique. Bien que les théories soient différentes, toutes fondent leur éthique et leur compréhension du bonheur sur la nature de l'être humain et du monde dans lequel il évolue. Le souci premier est de savoir quelle est la meilleure vie que l'on puisse mener.

Les philologues hésitent quant à la traduction d'*eudaimonia*, qui désigne pourtant un élément essentiel de la philosophie antique. Le terme, composé des mots *eu* (bon) et *daimon* (esprit),

semble évoquer à la fois les notions de bien-être, d'épanouissement, de bonheur et de bien-vivre. Il est donc clair qu'il ne concerne pas simplement un plaisir ou un bien-être physique, passager, ou purement psychologique.

La complexité du concept reflète la difficulté que nous avons à déterminer ce qu'est le bonheur. Elle a d'ailleurs poussé certains auteurs à renoncer à traduire ce mot - ce qui a le mérite d'éviter la simplicité et la familiarité trompeuses du mot *bonheur* et de stimuler notre questionnement sur sa signification. Un petit détour au travers des enseignements de la philosophie antique nous aidera dans notre réflexion.

## Le bien et le bonheur

Comme on l'a vu, l'*eudaimonia* grecque a une dimension à la fois personnelle et éthique : il ne s'agit pas uniquement de mener une vie épanouissante, mais surtout une vie moralement bonne. Ces deux aspects sont interdépendants dans la majorité des courants philosophiques antiques. La vertu est une condition préalable, un élément essentiel au bonheur.

Dans *La République*, Platon, au travers du dialogue entre Socrate et Glaucon, lie explicitement bonheur et vertu, re-

marquant que les meilleurs et les plus justes sont les plus heureux (580 b-c). Certes, l'homme vertueux n'est pas à l'abri des souffrances et des revers de fortune, et sa vertu ne sera pas nécessairement reconnue par autrui, mais il reste le plus heureux des hommes. Le bonheur est donc vainement recherché dans le plaisir physique, alors qu'il accompagne la vertu.

Pour comprendre la conception aristotélicienne du bonheur, il est important de rappeler que le mot *vertu* est la traduction habituelle du mot grec *arete*, qui désigne l'excellence dans n'importe quel domaine et non uniquement l'excellence morale. Or l'ambition et la possibilité d'exceller dans la fonction qui nous est propre sont très importantes chez Aristote. Il s'agit de réaliser pleinement notre nature et de développer nos capacités au plus haut point possible. Notre bonheur, cependant, n'est pas lié à n'importe quelle forme d'excellence, mais plus fondamentalement et avant tout à notre état d'être humain. « L'homme est un animal rationnel », dit Aristote dans la *Politique*, il est donc tout naturel que l'exercice de la raison et l'excellence dans ce domaine soient les conditions du bonheur (*Ethique à Nicomaque*).

Une vie menée en accord avec la raison (à la fois pratique et théorique) implique l'excellence morale chère à Platon ; elle est la vie bonne parce qu'elle est excellente et bonne moralement, mais aussi parce qu'elle est plaisante. Si leurs théories sont articulées différemment, bien et bonheur restent ainsi liés tant chez Aristote que chez Platon.

Pour les Stoïciens également, la vertu, l'excellence rationnelle et morale, est nécessaire et suffisante au bonheur et ne dépend en aucun cas des biens matériels. L'homme sage est vertueux et heureux. Distinguer le bien du mal et le

bon du mauvais permet d'accéder au bonheur, même si l'on n'a pas les moyens d'obtenir ce que l'on désire ou de se débarrasser de ce qui nous trouble. Mener une vie en accord avec la nature et la raison permet de nous libérer des aléas de la vie en atteignant l'*ataraxie* (litt. : absence de troubles), un état de tranquillité de l'âme, de sérénité, qui place le sage hors d'atteinte des troubles et des passions.

Il n'est pas toujours en notre pouvoir d'influencer le destin, mais nous avons toujours la possibilité de travailler sur nous-mêmes afin de nous détacher des vicissitudes de la vie et d'atteindre cet état de paix intérieure. C'est en usant au mieux de nos facultés rationnelles que nous pouvons atteindre l'*ataraxie*. C'est en partie parce qu'elle permet d'accéder à l'*ataraxie*, que la vertu est le chemin du bonheur.

Bien que le Stoïcisme et l'Epicurisme soient en général considérés comme des philosophies opposées, ils ont en commun cette notion d'*ataraxie* centrale au bonheur.

*Aristote chevauché par la courtisane Phyllis, abbaye de Cadouin (Dordogne)*



Associer cette sérénité spirituelle au nom d'Epicure en étonnera certains car, dans notre imaginaire collectif, ce philosophe est plutôt lié à la satisfaction débridée des plaisirs. Il est vrai que ces derniers ont un rôle important à jouer dans la théorie d'Epicure, même s'il n'a jamais prôné leur recherche irraisonnée. Il était, en réalité, partisan d'une économie prudente des désirs et des plaisirs. Seuls certains désirs sont naturels et méritent d'être poursuivis, le reste étant sans fondement (par exemple le désir de richesse ou de gloire).

### Gérer nos désirs

Ainsi Epicure expliquait-il à Ménécée : « Quand donc nous disons que le plaisir est la fin, nous ne parlons pas des plaisirs des gens dissolus et de ceux qui résident dans la jouissance, comme le croient certains qui ignorent la doctrine, ou ne lui donnent pas leur accord, ou l'interprètent mal, mais [nous parlons] du fait, pour le corps, de ne pas souffrir, pour l'âme, de n'être pas troublée. »<sup>1</sup> Le plaisir qui doit, selon Epicure, procurer le bonheur n'est donc pas un plaisir *épicurien*, au sens moderne du terme, mais plutôt le plaisir durable de l'absence de trouble, de peur et de douleur.

Il est donc important de savoir gérer ses désirs, ses croyances et ses émotions. Celui qui a des désirs simples, par exemple, saura les satisfaire simplement et connaîtra donc plus facilement l'*ataraxie*. A travers cette idée d'une gestion mesurée et raisonnée de notre vie, on retrouve l'idée de vertu chère aux philosophes antiques. Si la vertu n'est pas pour Epicure une partie du bonheur lui-même, elle contribue à l'atteindre.

### Accepter l'incertitude

Les Sceptiques, eux aussi, prônaient la recherche d'une forme de tranquillité d'esprit. Il s'agissait avant tout pour eux de s'affranchir de la tyrannie des opinions et des dogmes, de notre recherche de certitudes vouée à l'échec, et de l'angoisse créée par la réalisation de notre propre incohérence.

Ils adoptèrent une technique d'opposition des opinions et des certitudes, consistant à mettre en regard des arguments convaincants pour des opinions contraires. Face à la conclusion qu'il n'est pas possible de trancher entre les deux opinions, l'homme doit suspendre son jugement quant à celles-ci. L'idée profonde n'est pas d'amener l'homme à se détourner du monde, mais plutôt à accepter ses limites de manière à ne pas être troublé par elles. Le détachement permis par la suspension du jugement doit mener à l'*ataraxie*, et donc au bonheur.

Bien que les doctrines des Stoïciens, des Epicuriens et des Sceptiques soient différentes, notamment dans leur manière de concevoir la tranquillité qui mène au bonheur, elles font toutes appel à l'importance de la rationalité dans la façon de mener nos vies - qu'il s'agisse de s'affranchir des passions, de gérer nos plaisirs ou de concevoir notre rapport au monde et à la connaissance. Ainsi retrouve-t-on l'idée d'excellence et de vertu qui place ces écoles dans la filiation de Platon et d'Aristote.

1 • *Lettre à Ménécée*, in *Epicure, Lettres et Maximes*, Paris, PUF, Paris 1987, p. 223 ; texte établi et traduit, avec une introduction et des notes par Marcel Conche.

## Recettes de grand-père

Pourrait-on appliquer aujourd'hui ces « recettes de grand-père » ? Dans une société où le stress est une maladie chronique, la recherche de la tranquillité d'esprit semble cruciale. Il n'est pas possible d'atteindre le bonheur si l'on reste prisonnier des troubles créés par notre société moderne et par son lot de pressions quant à notre apparence, notre « réussite » et notre richesse (des désirs qu'Epicure considérerait comme vains).

La gestion raisonnée de nos désirs et de notre vie en général est à notre portée, même si elle n'est ni familière ni valorisée. Elle porte en elle le remède à la logique de consommation qui en est venue à dominer nos sociétés. Celui qui désire le dernier objet à la mode sera constamment frustré, car sa satisfaction ne durera que le temps d'une saison. Il se verra condamné à poursuivre sans relâche la dernière invention, qu'elle lui soit utile ou non, et ne sera ni ne se tiendra jamais tranquille.

La raison et son usage peuvent également nous aider à apaiser nos troubles passionnels. Les thérapies cognitivo-comportementales sont des lointaines cousines du Stoïcisme et du Scepticisme lorsqu'elles nous apprennent à expliciter et à chasser ou relativiser les pensées cachées et irrationnelles qui provoquent nos peurs et nos pleurs.

Il est plus difficile de concevoir comment la méthode sceptique elle-même peut nous aider à trouver la tranquillité d'esprit. Beaucoup aujourd'hui sont en proie au doute, à la recherche de certitudes auxquelles se raccrocher. Comment passer du doute à la suspension du jugement ? De la conscience angoissée d'un vide de connaissances à l'acceptation de nos limites en matière de savoir ? Autant se demander com-

ment avoir la foi ! Il n'est donc pas évident que la méthode d'opposition proposée par le Sceptique nous soit très utile. Néanmoins, même sans formule toute faite, il est important d'apprendre à accepter nos limites si nous souhaitons atteindre le bonheur.

Finalement, l'élément le plus troublant de la vision antique du bonheur pour nos esprits modernes est certainement le lien qui est établi entre bien et bonheur. L'homme bon et vertueux est l'homme le plus heureux.

Dans notre vision désabusée du monde, cela peut sembler naïf et faux. Combien d'êtres bons ont vécu dans la misère, dans l'indifférence ou ont été tués précisément en raison de leur bonté ? Ce serait ne pas comprendre la leçon des Anciens.

Conscients que le monde est sans cesse en mouvement, et que nous ne maîtrisons que peu notre destin, ils ont voulu mettre le bonheur à notre portée. Certes, nous ne vivons pas dans un monde où l'on reçoit nécessairement ce que l'on mérite, où la justice prévaut et où la vertu est reconnue. Quoi qu'en disent certains, il ne suffit pas d'essayer et de travailler dur pour être récompensé. Cependant, nous ne sommes pas entièrement impuissants. Il est en notre pouvoir de travailler sur nous-mêmes, de tendre à l'excellence dans tout ce que nous faisons, d'agir au mieux de nos capacités et de rechercher la vertu et la raison qui nous apportent la tranquillité d'esprit.

La leçon de la philosophie antique est toute simple : ne cherche pas le bonheur dans le monde mais dans ta façon de l'appréhender, ainsi qu'en toi.

**A. G.**

# De la dopamine aux pivoines

●●● **Sylvia Härrî**, Genève  
Ecrivaine et enseignante

*Hier j'ai reçu un message. On me sollicitait d'écrire un billet sur le bonheur « spirituel » ou « psychologique ». Tout d'abord, j'ai écarquillé les yeux et j'ai cru à une blague. En relisant le courrier, je me suis aperçue que la requête était tout ce qu'il y avait de plus sérieuse...*

Me demander, à moi, d'écrire sur le bonheur d'être, on aura tout vu ! ai-je pensé. En plus, c'est un sujet tellement bateau et tellement cliché que je n'ai jamais pris le temps ou la peine de me poser cette redoutable question. C'est vrai, par les temps qui courent, il me serait plus facile d'évoquer son contraire.

Puisque j'aime les défis, j'accepte. Puisque je suis une personne consciencieuse, je me mets à la tâche avec assiduité. Je suis intriguée. Bonheur « spirituel », bonheur « psychologique », qu'est-ce que cela peut bien désigner, au juste ? Je commence par chercher la définition de *bonheur* tout court dans plusieurs dictionnaires et j'apprends que celui-ci correspond à un « état durable de plénitude et de satisfaction ». Jusque-là, c'est tout à fait limpide. Mais bonheur « spirituel » ou « psychologique », quelles nuances et quel parfum pourrait donc avoir ce bonheur-là ?

Pour mieux saisir et pour satisfaire ma curiosité ainsi que mon besoin d'exhaustivité, j'appelle une amie qui a la fibre mystique et discute avec une autre versée en psychologie. La première prétend que la plénitude spirituelle jaillit lorsque l'on se sent habité par une force supérieure qui nous emplit de joie et nous fait participer à quelque chose de plus grand que nous-mêmes dans un élan d'ouverture

et de générosité ; la seconde m'explique que le bien-être psychologique résulte de la présence d'affects positifs en quantité suffisante dans l'être humain et qu'il existe un niveau optimal de bonheur propre à chacun. Lorsque nous dépassons ce seuil, le surplus hédonique est réinvesti automatiquement dans la poursuite d'autres buts, affirme-t-elle.

Toutes deux ont l'air profondément sincères et convaincues. Moi, je n'y comprends pas grand-chose, si ce n'est que cela est un peu trop complexe pour un esprit comme le mien.

## Accéder au Soi

Je m'en vais consulter un sophrologue qui me parle des effets indubitables de la pensée et des images positives sur notre harmonie intérieure. Celles-ci mèneraient à une forme d'énergie vitale et de motivation à être heureux, ce qui n'est nullement négligeable. Je n'en doute pas un instant, j'interroge néanmoins un moine bouddhiste qui pratique le yoga et la méditation plus de six heures par jour. Il insiste sur la nécessité de faire le vide afin de se mettre en relation avec l'univers, de se départir des exigences et des volontés individuelles pour accéder au nirvana. Il faut, en effet, quitter le « moi » pour le « Soi ».

Pour qui, comme moi, sait à peine distinguer de quoi est fait son « moi », accéder au « Soi » relève de l'ascension de l'Everest sans préparation physique et sans bonbonne à oxygène ; plutôt décourageant.

Je tente ensuite ma chance auprès d'un philosophe qui me conseille de lire Epicure, en particulier, la *Lettre à Ménécée*, dans laquelle je découvrirai que le bonheur (*eudaimonia*) est intimement lié à l'*ataraxie*, à savoir l'absence de troubles. Me cite aussi la très célèbre sentence de Thomas d'Aquin selon laquelle le bonheur consiste à continuer à désirer ce que l'on a, au cas où je n'adhérerais pas à la conception d'Epicure, et surenchérit avec la non moins illustre maxime de Marc Aurèle qui voudrait qu'« aucun homme ne puisse être heureux, s'il ne pense pas qu'il l'est », au cas où Thomas d'Aquin ne me persuaderait pas.

En ce qui me concerne, je commence à douter fortement de ce que je désire et de ce que je pense. Devoir écrire sur le bonheur d'être commence même sérieusement à m'exaspérer. C'est vrai, qu'est-ce que c'est, à la fin, le bonheur d'être ? Et puis est-ce que j'y aurai droit, moi aussi ?

## Chimie intérieure

Je me rabats sur un ami sportif qui a l'air bien dans sa peau et lui demande son avis sur la chose. Il soutient que le bonheur est de repousser ses limites, de se donner des défis que le corps et l'esprit s'emploient à relever et que la satisfaction que l'on ressent alors avoisine la béatitude.

La seule fois que j'ai essayé de faire du jogging autour de mon pâté de maisons, j'ai eu des courbatures pendant deux semaines et, par trois fois, j'ai failli

y laisser ma peau (la première quand un chien sans laisse s'est précipité sur moi, la seconde quand, refusant de couper mon élan déjà très incertain, je suis passée au feu rouge sans remarquer la voiture qui arrivait, la troisième quand les lacets de ma chaussure gauche se sont subrepticement défaits et ont provoqué un vol plané, suivi d'une chute retentissante).

Je supplie également un homme d'Eglise d'éclairer ma lanterne, car je suis désormais aussi égarée que la brebis perdue. Il me répond gentiment que la foi est un gage de bonheur, qu'elle illumine de l'intérieur et guide nos actes vers le bien. Je fais aussi appel à mon médecin de famille, on ne sait jamais. Selon lui, l'homme se résume à un amalgame de molécules : si l'une d'elle vient à manquer ou à diminuer dans notre cerveau, notamment la dopamine et la sérotonine, nous ne pouvons qu'être malheureux.

Je suis consternée. Nous ne sommes que jouets entre les mains d'une chimie intérieure qui nous dépasse.

*Si fragile, si léger...*



Retrouvez l'interview  
de Sylvia Häiri  
dans *choisir* n° 638,  
février 2013.

Inquiète que l'on puisse attribuer si peu d'importance à la dimension psychique, je décide de m'adresser à un psychanalyste qui doit, lui aussi, avoir une idée sur cette épineuse question. Il ne m'évoque nullement le bonheur mais m'instruit sur le manque, qui représente, d'après lui, une caractéristique fondamentale de l'être humain. En effet, il semblerait qu'il nous manque toujours quelque chose et que ce « quelque chose » soit par nature indéfinissable. Tendre à un état de bonheur ou de pleine satisfaction relève ainsi d'une impossibilité ontologique. Ainsi, le mieux que nous puissions faire est de nous résigner à vivre avec cette faille et d'accepter notre incomplétude. De toute façon, nous ne sommes que très partiellement responsables de nos pensées et de nos actes, puisque c'est l'inconscient qui se charge de les gouverner en maître incontesté.

Je le trouve bien pessimiste, ce psychanalyste. Ses propos ne me rassurent pas du tout.

Je finis par questionner un de mes collègues que je considère comme l'un des plus heureux. Toujours souriant et enthousiaste de sa profession, marié à une femme charmante, deux beaux enfants en pleine santé, une jolie maison pourvue d'un grand jardin et même d'une piscine. Il devrait savoir me dire ce qu'il en est mieux que quiconque. C'est mon dernier espoir. Il me confesse qu'il ne s'est jamais posé la question. Il s' imagine que le bonheur est sans doute sujet d'aptitude ou de disposition d'esprit, dont certains sont dotés et d'autres non.

Décidément, je dois faire partie des autres. Encore une fois, je reviens bredouille. Encore une fois, je n'y vois que des mots. Cette quête a le don de m'épuiser et de me désespérer.

## La descente à vélo...

A l'heure qu'il est, j'ignore toujours ce qu'est le bonheur d'être. Je ne puis qu'écrire sur les petites choses qui me rendent heureuse et qui se tiennent bien à l'abri des définitions des dictionnaires, des oracles et des certitudes trop ancrées. C'est banal, répliquerez-vous ? C'est banal, je le confesse. Et tellement insignifiant que cela en devient essentiel.

Faire glisser le sable entre mes doigts sans avoir l'impression que le temps s'écoule, avoir le goût du chocolat sur la pointe de la langue, ne pas pouvoir quitter les pages d'un bon roman, m'appuyer contre l'écorce d'un tronc, raconter des histoires à un enfant, boire l'apéritif avec des amis, jouer de la guitare avec mon copain Roland, me sentir pousser des ailes quand je fais une descente à vélo, les caresses sur la nuque, le parfum du jasmin quand je tourne à l'angle de ma rue, les teintes que prend le ciel au crépuscule, les étoiles filantes, sauter dans les flaques jusqu'à en avoir les chaussettes trempées, la cafetière qui murmure dans la cuisine, le ronronnement d'un chat, les cigales du mois d'août et le bruissement des vagues, marcher pieds nus sur un parquet de bois, chanter à tue-tête sans craindre d'importuner, les miettes sur la toile cirée qui évoquent le petit-déjeuner que j'ai partagé avec un autre et les vieilles photos de famille, la vue des pivoines et des coquelicots, l'odeur du bitume quand la pluie tombe en été, écrire et rire à en perdre le souffle, la musique que font parfois les mots, les silences aussi. Et croire que rien n'est figé, surtout pas le bonheur d'être. C'est tout cela qui me rend heureuse. Il faut trouver pour chercher.

**S. H.**

# Le plus libre des arts

●●● **Vincent Arlettaz**, Fully

Rédacteur en chef de la « Revue musicale de Suisse romande »

En 2008, je publiais pour la première fois de ma vie un disque, consacré à de magnifiques musiques de la Renaissance.<sup>1</sup> Dans les mois qui ont suivi, plusieurs personnes m'ont communiqué leurs impressions d'une manière aussi inattendue que touchante : « Vous savez », me disait par exemple l'une d'elles, « je viens de traverser une période difficile, avec la disparition d'un proche. Votre disque m'a beaucoup aidée. » Je ne conçois pas qu'un musicien puisse recevoir un plus beau compliment que celui-là.

Bien que je ne puisse attribuer qu'au génie des compositeurs les émotions qu'a pu susciter cet enregistrement, la remarque de mon interlocutrice me semble démontrer d'une manière bouleversante le pouvoir de la musique. Elle confirme en tout cas que le musicien, avant d'être un virtuose suscitant l'admiration, doit s'efforcer de parler au cœur.

Mais comment est-il seulement possible à de simples sons de pénétrer ainsi dans l'âme, de la guérir même souvent ? Les anciens Grecs, qui avaient déjà observé de tels effets, en avaient donné une première explication. Selon Pytha-

gore et Platon, le pouvoir magique des sons vient de leurs relations harmonieuses. Se basant sur les expériences scientifiques qui étaient à leur portée, ils avaient remarqué que les intervalles fondamentaux du système musical correspondent à des cordes de longueur proportionnée : ainsi, une corde deux fois plus longue qu'une autre donnera l'intervalle d'octave, la quinte est associée à un rapport de longueur de trois à deux, et la quarte à un rapport de quatre à trois.

Dans la conception de ces philosophes, la simplicité des rapports arithmétiques est l'origine de la notion de consonance, et même de beauté. La musique rejoint ainsi les sciences mathématiques, sa magie est considérée comme étant d'essence idéale et abstraite, en connexion directe avec l'architecture profonde de l'univers et en opposition à la corruption du monde matériel.

## Aux sources de l'harmonie

L'époque moderne a révisé radicalement cette première interprétation. Vers 1700, le physicien français Joseph Sauveur découvre que les sons musicaux, qu'on avait crus simples jusque-là, sont en fait composés d'une série

*Malgré sa nature totalement éphémère, la musique donne à la vie humaine une densité qu'elle n'aurait pas sans elle. Peu nombreux sont ceux qui y sont insensibles. Parmi les grands hommes, on pourrait citer, outre Calvin, le créateur du Surréalisme André Breton. Si l'immense majorité des autres ont voulu du bien à la musique, c'est parce qu'elle apporte de la lumière dans l'existence.*

1 • *Les Musiques de la Cour de Savoie*, publié par la *Revue musicale de Suisse Romande* et la *Chapelle des Ducs de Savoie*, mars 2008. [www.ducs.ch](http://www.ducs.ch).

de sons dits partiels ou harmoniques, dont seul le plus grave est généralement sensible, les autres devant plutôt se deviner : étant plus faibles, ils n'apparaissent pas avec la même clarté pour l'oreille, mais ils n'en existent pas moins et donnent une explication beaucoup plus physique et matérielle de l'harmonie.

Dès lors, les sons complémentaires seront ceux qui ont en commun une partie de ces éléments, même non audibles en eux-mêmes. Ainsi, un son à l'octave aiguë d'un autre se confondra dans son spectre d'harmoniques ; un son à la quinte d'un autre aura un harmonique sur deux en commun avec l'autre son ; pour un intervalle de quarte, la proportion sera d'un tiers, etc. Ce qui pourrait se résumer à cette simple proposition : il existe, dans l'atmosphère qui nous entoure, des vibrations qui, sous certaines conditions, peuvent se compléter, se soutenir, se renforcer au lieu de lutter l'une contre l'autre. Ce phénomène peut porter plusieurs noms, tels que *résonance*, *harmonie* et même *sympathie* - qui est littéralement un terme technique en musique.

La signification métaphorique de ces expressions ne peut nous échapper : la musique tire sa force apaisante de l'union intime qu'elle est capable de créer entre ces vibrations ; l'harmonie n'est plus, dès lors, un concept abstrait, relevant du domaine des idées et de la mathématique, mais, au contraire, un phénomène très concret, une union, une fusion physique.

Ce qui est intéressant dans cette nouvelle conception, c'est qu'elle laisse envisager la possibilité de réconcilier l'être humain avec sa nature corporelle. Le monde matériel corrompu de Platon laisse place à un univers miraculeux où l'affinité, la complémentarité et la colla-

boration deviennent des principes fondamentaux. Le bien-être physique, le sentiment de plénitude que peut éprouver un membre d'une chorale d'amateurs se trouve justifié par ce mariage naturel des sons, qui, à l'autre extrémité du spectre, est également utilisé par les grands compositeurs pour développer leurs visions les plus sublimes.

Sur ces principes de sympathie, de résonance, les musiques des différentes civilisations ont bâti des systèmes raffinés. La musique européenne, dès l'époque gothique, développa une technique qui exploite de manière très approfondie cette complémentarité : l'harmonie, prise au sens de *sons simultanés*, d'accords composés de plusieurs notes qui s'éclairent les unes les autres ou qui se contredisent, se déchirent même, pour finalement se réconcilier. Dans ce sens, l'harmonie est un art du conflit dénoué, de la réconciliation, de la volonté de construire dans la pluralité un destin commun. Sa portée philosophique est immense, son sens symbolique également.

## Le rythme et le corps

Loin de ne s'adresser qu'aux oreilles, le son peut également frapper le corps tout entier. L'onde de choc liée à une détonation, par exemple, se ressent comme une gifle qui serait appliquée sur tout l'épiderme. Certains instruments, notamment de percussion, peuvent induire un effet du même genre.

Cette observation élémentaire nous rappelle un paradoxe remarquable : au contraire de la peinture, de la sculpture, de l'architecture, dont les œuvres restent relativement stables dans le temps, la musique meurt aussitôt qu'elle naît.

Lorsque les vibrations de l'air auront cessé, il ne restera plus trace de la symphonie ou de la chanson qui, peut-être, nous a émus aux larmes. Et pourtant, la musique, bien que totalement évanescence et insaisissable, est aussi une des formes d'expression les plus matérielles de toutes, étant l'un des très rares arts capables - dans certains cas - de s'adresser à notre sens du toucher. Cette corporéité, cette matérialité tangible de la musique se traduit avant tout par son aspect rythmique. Le rythme correspond aux alternances que nous pouvons trouver dans notre respiration, dans nos pulsations cardiaques ou encore dans la succession du jour et de la nuit, voire, à une échelle plus vaste, des saisons. Autant dire que le rythme est la vie elle-même.

Il est également associé au geste : son principe fondamental est de souligner certains points du temps, de les accentuer, créant ce qu'il est convenu d'appeler des temps forts et des temps faibles. Ici aussi, surprises et exceptions, voire frustration de nos attentes, peuvent créer des effets particuliers d'une immense diversité, dont le musicien tirera parti pour enrichir ses productions sonores. Ainsi, de même qu'il existe des gestes soudains, voire brutaux, et des gestes doux, des caresses même, les différents rythmes pourront produire des effets correspondants. Comme l'harmonie, le rythme peut être quantifié, mesuré (condition pour qu'on puisse le noter d'ailleurs). Mais plus clairement encore que l'harmonie, il n'a rien d'abstrait ; il est au contraire profondément physique et s'adresse, au moins virtuellement, à la perception de nos organes du toucher.

C'est grâce à ce côté incarné que le rythme peut avoir un effet dynamisant proprement incroyable : les rythmes les plus joyeux, les plus bondissants peu-

vent réveiller un esprit assoupi et même inviter irrésistiblement à la danse ; dans ses déclinaisons plus douces, il peut être enivrant, comme dans une valse ; le menuet sera gracieux, voire souriant ; d'autres rythmes créeront un effet hypnotique, comme dans les mouvements lents de certaines symphonies romantiques. Toute une gamme de sentiments est ainsi à la portée des artistes.

Probablement l'élément le plus primitif de la musique, le rythme nous relie en outre à nos ancêtres les plus lointains, aux civilisations les plus proches de la nature.

## Toutes les émotions

A ces deux principes, dès l'époque baroque, et surtout à l'époque romantique, les compositeurs en ont ajouté



un troisième : l'orchestration, c'est-à-dire l'exploitation des timbres, des couleurs sonores ; ce qui fait que le son d'une flûte (lumineux) est différent de celui d'une trompette (brillant, voire agressif) ou d'une clarinette (doux et feutré).

Cultivant ces trois ressources, les musiciens peuvent créer de véritables tableaux colorés ; une variété immense est à leur portée et ils peuvent nous faire voyager dans des régions sans cesse nouvelles. Il leur est possible d'en tirer de très subtiles variations, alternant les conflits plus ou moins violents, suivis de résolutions parfois inattendues ou au contraire divinement retardées. Certaines compositions décrivent un état de sérénité profonde ; d'autres, des situations de tension, de violence même, qui peuvent également avoir un effet bénéfique sur l'esprit de l'auditeur, libérant des conflits intérieurs trop longtemps dissimulés.

De plus, comme la musique ne représente aucun objet extérieur concret, elle est totalement libre de son parcours. Ce n'est pas le cas de la peinture ou de la sculpture qui représentent le plus souvent des objets ou des êtres réels. Mis à part les œuvres abstraites, fréquentes surtout à partir du XX<sup>e</sup> siècle, cette dépendance à la réalité extérieure les limite dans leurs choix. La littérature est également contrainte par le besoin de produire un sens compréhensible. La musique, elle, ne connaît pas de telles frontières ; c'est ce qui a fait dire aux Romantiques (notamment au philosophe Arthur Schopenhauer) que la musique était, de tous les arts, celui qui peut faire voyager l'âme le plus librement.

Elle est à l'origine d'une vaste gamme d'émotions, d'ordre plus ou moins concret ou abstrait. Par exemple, une fugue de Bach donnera aux esprits les

plus spéculatifs un motif d'admiration proche de ce que pourrait éprouver un mathématicien. A l'inverse, certaines danses tribales sont conçues pour porter à la transe, à l'envoûtement. En somme, on serait tenté de dire qu'il existe une musique pour toutes les émotions que l'homme a pu connaître depuis qu'il existe.

## Hypnose et séduction

Ces pouvoirs remarquables de la musique ont fait d'elle un élément fondamental de la plupart des rites sacrés dans l'histoire. De fait, il n'y a guère que le calvinisme qui, dans ses périodes les plus extrêmes, a pu vraiment chercher à discréditer la musique, vue comme un élément de luxe et de corruption, détournant les fidèles de la prière. La tradition de saint Augustin au contraire - mais aussi celle de Luther - considère que celui qui chante prie deux fois : la première fois par la parole, la deuxième par la musique. Quant à la plupart des autres traditions sacrées, elles intègrent, de manière presque universelle, une forme ou l'autre de musique, que ce soit en Inde, en Afrique, au Proche-Orient, en Chine, au Japon, voire chez les Aborigènes australiens.

Enfin, la musique est également fondamentale dans l'art profane : elle donne son sens festif aux réunions amicales ; elle participe à la séduction, notamment par la danse, présidant ainsi à la reproduction de l'espèce. Même sans faire allusion à l'érotisme évident du tango, on pourra citer nombre de musiques romantiques qui ont fait au sentiment amoureux, tendre et poétique, la publicité la plus convaincante qu'elle ait jamais reçue.

**V. A.**

# Travelling vers le bonheur

●●● **Patrick Bittar**, Paris  
Réalisateur de films

Le mot *bonheur* renvoie à la chance, à la bonne fortune. En anglais, *happiness*, c'est l'effet de ce qui arrive, *what happens...* On est dans la passivité, la soumission au destin. Pour le malheur, il y a le héros tragique, mais pour le bonheur, il y a juste un cocu sans prise sur sa veine... On connaît le bon mot de Woody Allen : « Qu'est-ce que je serai heureux quand je serai heureux ! »

Les lendemains qui chantent... En 1935, Alexandre Medvedkine réalise le dernier film muet soviétique : *Le Bonheur* (*Schastye*). Khmyr, un moujik très pauvre, est à la recherche du bonheur dans la Russie tsariste puis soviétique. Le film, dédié « au dernier kolkhozien fainéant », mêle discours politique, farce burlesque et inventivité surréaliste.

Il s'ouvre sur un carton : *Qu'est-ce que le bonheur ?* Khmyr et sa femme Anna guignent à travers un trou dans une paroi : attablé sous un arbre, un koulak gobe des gâteaux qui lui arrivent dans la bouche sans qu'il ne lève le petit doigt. « Voilà ce que c'est de vivre comme un tsar », dit Khmyr le gringalet. « Va-t-en chercher le bonheur et ne t'en reviens pas les mains vides ! » lui ordonne alors Anna. L'infortuné Khmyr va passer par toutes sortes de tribulations.

Au contact des paysans, Medvedkine avait compris quelle était leur idée du bonheur : avoir à manger, un cheval et une grange. Autant dire qu'à l'heure de

la collectivisation forcée, des déportations et des famines provoquées, peu d'entre eux devaient être comblés ! Néanmoins à la fin du film, en faisant passer la solidarité avant son intérêt personnel, Khmyr touche quelque chose du bonheur.

## A la recherche du plaisir

Puisque le bonheur communautaire ne fonctionne plus aujourd'hui comme leurre idéologique, on est revenu au plaisir individuel prôné par l'idéologie capitaliste. « Le plaisir est la seule théorie qui vaille quelque chose. Quand nous sommes heureux, nous sommes toujours bons, mais quand nous sommes bons, nous ne sommes pas toujours heureux. » Ces propos fallacieux sont ceux du dandy cynique Lord Henry dans *The Picture of Dorian Gray*, l'adaptation, par Albert Lewin en 1945, du roman d'Oscar Wilde.

Henry (George Sanders) influence Dorian qui, devant son portrait, exprime ce vœu : « Si je pouvais rester jeune, alors que le tableau vieillirait... Je serais prêt à tout donner pour ça, même mon âme. » La statuette ensorcelée d'un chat égyptien semble avoir entendu : Dorian se met à fréquenter les bas-fonds de Londres, sombre dans la déchéance, cause des suicides et tue un ami. Il ne prend pas une ride, mais

*Dans les romans, sur scène ou sur les écrans, le bonheur semble n'être présent qu'en perspective (jusqu'au « happy end ») ou en creux. Peu de films en font la matière de leur sujet. D'abord, parce que faire un film à Hollywood, c'est raconter une histoire ; et pas d'histoire sans histoires, pas d'intrigue sans conflits, pas de drame sans drames. Ensuite le bonheur est un état intérieur. S'il intéresse le cinéma, art du mouvement, c'est éventuellement pour le parcours qui y mène. Ballade pour un bonheur cinématographique en crescendo.*

son portrait, lui, se transforme en un monstre hideux. Bonheur ne rime pas avec botox.

*Le Bonheur est dans le Pré* (1995) est l'histoire de Francis, un bourgeois cinquantenaire (Michel Serrault) qui est dans la merde : non seulement parce qu'il est le patron d'une entreprise jurassienne fabriquant des lunettes de WC, mais parce que ses employés sont en grève, qu'il est harcelé par le fisc et méprisé par son épouse acariâtre et sa snob de fille. Seul son copain hédoniste Gérard (Eddy Mitchell) le cajole en l'appelant « mon lapin ».

Un jour, la TV diffuse le portrait d'un homme disparu vingt-huit ans auparavant et qui est recherché par sa famille, des éleveurs d'oies dans le Gers. Le disparu ressemble tant à Francis que celui-ci voit là l'occasion inespérée de changer de vie... Les retrouvailles télévisées en duplex sont un premier « moment de bonheur », comme le dit le producteur de l'émission. Francis quitte tout pour le Sud-Ouest rural et ensoleillé. Sur le chemin, accompagné de Gérard, il s'arrête au bord d'une rivière. « C'est ça le bonheur - Ça manque de femmes tout de même. » Quelque mois plus tard, Gérard rend visite à Francis qui s'est installé avec sa nouvelle ex-fausse-famille : « T'es plus le même tu sais ? - Tu crois ?... Mais non, je suis heureux, c'est tout. Tu vois, je viens là avant le dîner, je regarde la fin du jour, c'est jamais pareil... J'attends que Dolorès m'appelle, je suis bien, là... » En réalité, Francis ne trouve pas son bonheur que dans le pré, mais aussi dans les murs de sa ferme qui recèlent un trésor. Quant à son ex-femme, elle trouve le bonheur... dans les bras de son ami jouisseur. Bref, dans cette comédie du *bobofnheur*, le titre reste l'élément le plus marquant :

de sa longue expérience dans la publicité, le réalisateur Etienne Chatiliez avait gardé le sens de la formule.

Dans *99 Francs* (2007), le film de Jan Kounen, Octave (Jean Dujardin) se présente en off : « Je suis publicitaire. Je suis de ceux qui vous font rêver des choses que vous n'aurez jamais : ciel toujours bleu, nanas jamais moches, bonheur parfait et retouché sur photo-shop. » Le film est une adaptation d'un roman éponyme de Frédéric Beigbeder, qui a puisé dans sa propre expérience professionnelle. On y trouve ce dialogue surréaliste : « Octave, tu te souviens sur *Barilla*, quand tu nous avais proposé une *baseline* avec le mot bonheur dedans ? - Ah oui... Le service juridique nous avait expliqué qu'on ne pouvait pas, c'est ça ? - Oui ! Parce que le mot bonheur est une marque déposée par Nestlé ! LE BONHEUR APPARTIENT À NESTLÉ. »

## Le bonheur et les autres

Un des meilleurs films ayant fait récemment du bonheur le cœur de son sujet est la comédie de l'anglais Mike Leigh, *Happy-Go-Lucky* (2008). L'expression signifie *insouciant*. Elle caractérise l'héroïne, une Amélie Poulain à la sauce anglaise (sans la niaiserie ripolinée du film de Jeunet).

Poppy (Sally Hawkins) est une jeune institutrice célibataire, souriante, enjouée, toujours en train de faire la folle. Pour certains, comme son moniteur d'auto-école, coincé et pessimiste, elle est un peu trop déjantée : « Vous allez faire un accident et mourir en rigolant ! s'énervait-il. Vous pouvez bien rire pendant que Rome brûle, mais croyez-moi, elle est en feu ! Regardez autour de vous : que voyez-vous ?

Voyez-vous le bonheur ? Voyez-vous une politique capable d'amener du bonheur aux gens ? »

Même quand elle se déplace une vertèbre au trampoline, Poppy est de bonne humeur. Mais elle n'a pas l'optimisme systématique du ravi de la crèche, « l'alibi sournois des égoïstes, soucieux de dissimuler leur chronique satisfaction d'eux-mêmes » (Georges Bernanos). Poppy sait être sérieuse quand elle approche un de ses élèves dont la violence est symptomatique. Elle n'a pas peur d'aller, la nuit, au détour d'une rue sordide, vers un fou hirsute et imposant qui divague et de lui « communiquer » un peu de sa tendresse.

Sa petite sœur aimerait la rendre envieuse de sa vie étriquée (petits mari/maison/jardin et polichinelle dans le tiroir) : « As-tu une assurance retraite ? Tu devrais devenir responsable... Je veux juste que tu sois heureuse. - J'aime ma liberté. Je suis une femme très chanceuse. » Et Poppy de rencontrer bientôt un jeune homme bien, à qui elle demande, après leur première nuit : « Es-tu heureux de ta vie ? - C'est la grande question »

« Rendre le monde plus souriant. Devenir adulte est un long chemin » sont les derniers mots de cette héroïne solaire qui pourrait reprendre à son compte ceux d'André Gide : « Mon bonheur est d'augmenter celui des autres. Le premier mot qui nous est rapporté du Christ, c'est "Heureux"... Il m'a depuis longtemps paru que le meilleur et plus sûr moyen de répandre autour de soi le bonheur était d'en donner soi-même l'image, et je résolu d'être heureux. »<sup>1</sup>

## Vers la joie (comme dirait Bergman)

L'une des « petites fleurs » des *Onze Fioretti de saint François d'Assise* (1950) de Roberto Rossellini raconte comment François expliqua à Frère Léon ce qu'est la joie parfaite : « Léon, mon cher frère, même si nous étions capable de rendre la vue aux aveugles, de chasser les démons, de ressusciter les morts de quatre jours (...) même si nous pouvions réussir à convertir tout le monde à la foi au Christ, ce ne serait pas encore pour nous la joie parfaite. - Mais où se trouve alors la joie parfaite sur cette terre ? ... - Oh ! Voici une maison. Allons voir si ses habitants sont prêts à prier Jésus-Christ avec nous. » « Fichez le camp », leur dit l'homme en leur claquant la porte au nez. Les deux moines insistent : « Viens prier le Seigneur Jésus-Christ avec nous, il n'est pas de plus grand bonheur ici-bas ! » L'homme sort alors en hurlant : « Vous allez voir si je vais servir Jésus ! Dehors fripons ! Tenez, la voilà ma charité !

*Poppy, une optimiste  
généreuse*



1 • *Les Nouvelles nourritures terrestres*, 1935.

Voyez : je suis généreux en coups de bâtons ! » Roués de coups, les moines dégringolent les escaliers et tombent dans la boue... François se relève, souriant : « Puisque nous avons supporté tout cela pour l'amour du Christ, tu peux dire que nous avons trouvé maintenant la joie parfaite. »

Cette histoire rappelle que les mots *allégresse* et *alacrité* dérivent d'*alacer*, lui-même issu d'*acer* (âcre, amer) qui a donné aussi acéré. L'allégresse n'est donc pas si contraire à l'amertume : elle est au moins aussi piquante et mordante, mais sa morsure exalte au lieu d'accabler.

Quant au mot *joie*, il serait issu de la racine indo-européenne *yug*, qui signifie *lien*. Comme le note Fabrice Hadjadj, la joie est un joug, la joie est conjugale. « Elle suppose une union et elle ordonne une tâche. »<sup>2</sup> Le joug relie « en vue d'un transport et d'un labeur qui dépend d'une fidélité côte à côte ». La joie est reçue d'un autre et rejaillit vers un autre. Elle irradie du visage de Catherine Mouchet, qui incarne sainte Thérèse de Lisieux dans le beau film d'Alain Cavalier (*Thérèse*, 1987). La fiancée du Christ est aussi docteur ès bonheur : « Ah si l'on savait ce que l'on gagne à se renoncer en toute chose ! C'est la voie du bonheur, car si nous laissons Dieu libre d'agir à sa guise, il est infiniment plus capable de nous rendre heureux que nous-mêmes, car il nous connaît et nous aime bien davantage que nous ne nous connaissons et ne nous aimons nous-mêmes. »

## Le bonheur, ça creuse !

Le mot *béatitude* renvoie à une béatitude. Et *liesse* (*laetitia*) vient de *latus*, le *large* : la liesse est dilatation. En témoigne l'effet contagieux de l'émouvante

scène de liesse à la fin d'*It's a Wonderful Life* (1946) de Franck Capra. Auparavant, le film a révélé les fruits du sacrifice de George Bailey (James Stewart) : celui-ci aurait rêvé d'explorer le monde, mais suite au décès de son père, il a été contraint de reprendre sa société de prêts à la construction. Grâce à lui, la plupart des habitants de Bedford Falls ont acquis un logement et ont échappé aux griffes du magnat Potter.

Mais suite à une erreur, George l'idéaliste se retrouve au bord de la faillite et, en cette nuit de Noël, veut se suicider. L'ange dépêché sur terre pour l'en empêcher lui montre les effets calamiteux qu'aurait eu sur son entourage sa non-existence. Si bien que George exulte lorsqu'il retrouve sa vie réelle : il saute de joie et court chez lui en hurlant *Merry Christmas* !

*Exultation*, d'ailleurs, désigne littéralement l'action de bondir hors, au-delà. Celui qui exulte fait exactement le contraire de celui qui *insulte* : exulter sous-entend accueillir autrui dans l'espace de son allégresse. Et effectivement, George voit débarquer chez lui toute la ville reconnaissante : chacun vient verser ses économies pour sortir le bienfaiteur du pétrin. C'est une véritable explosion de bonheur.

L'ange gardien a laissé un livre avec cette dédicace : « Rappelle-toi. Un homme qui a des amis n'a jamais raté sa vie ! » Les Grecs diraient que Georges est un *bienheureux*, un *eudaimôn*, lui qui a eu un bon (*eu-*) ange gardien (*daimon*).

P. B.

2 • *Le Paradis à la porte. Essai sur une joie qui dérange*, Paris, Seuil 2011, 500 p.

## L'homosexualité, un péché

*Dans l'interview parue dans la revue choisir de mai 2013 (« L'homosexualité, un chantier », pp. 22-25), le Père Joël Pralong dit que la Bible ne condamne pas l'homosexualité. Or c'est faux. Dans Le Lévitique, il est écrit : « Tu ne coucheras pas avec un homme comme on couche avec une femme. C'est une abomination » (18,22). Il faut arrêter de faire dire à la Bible ce qu'elle ne dit pas ; il faut arrêter de pécher par omission. Je rappelle, si besoin est, que tout ce que le Christ n'a pas rejeté de l'Ancien Testament reste valable pour les chrétiens.*

*Pour tout vrai chrétien, il est tout à fait clair que l'homosexualité est un péché. Il est contraire au mariage chrétien, qui est un don. Nous sommes appelés à nous donner par notre âme et notre corps, à nous donner par notre affectivité, notre sensibilité, notre sexualité, le tout spécifié de manière masculine ou féminine. C'est la communion des personnes, qui reprend en écho la communion avec Dieu et son Fils dans le sacrement de l'Eucharistie. Le fruit de cette communion, comme son rayonnement, est la fécondité en une autre personne.*

*Tout homme sensé et de bonne foi, tout homme chrétien devrait combattre de toutes ses forces, et sans faire le moindre compromis, les amateurs du plaisir illimité qui ne critiquent pas tant la pédophilie, que l'Eglise catholique qu'ils baïssent à mort.*

*La notion du libre consentement mutuel, que l'on met en avant pour les homosexuels, ne peut en aucun cas décider seule de la question de savoir si un acte est juste et légitime. Il y a des paramètres moraux dont il faut tenir compte, au-delà du simple consentement. Sinon tout devient légitime à condition qu'il y ait consentement. Sinon vous pouvez tuer, découper et manger un homme s'il y consent. (C'est un cas qui s'est réellement produit !)*

*Cette conception du libre consentement est une conception minimale, libérale, individualiste. Au nom de la liberté individuelle, on ne mettra plus aucune limite à l'homme, à son égoïsme, à ses pulsions. Toutes les barrières vont tomber. Ce sera la fin de notre civilisation.*

*A partir du moment où le cadre légal, les lois deviennent immorales, à partir du moment où la loi passe du côté du mal (ça s'est déjà vu dans l'histoire de l'homme, vous le savez bien), tout homme de bon sens, tout Chrétien, tout homme catholique doit combattre cette loi. Car le Christ a plus à offrir que ça. Un monde plus riche, plus dense, plus profond, et plus ferme aussi. Le problème de l'Eglise est celui du monde moderne, qui, selon Chesterton, ne distingue pas entre ce qui est matière à opinion et ce qui est matière à principe. Force est de constater que l'Eglise s'accommode à notre siècle mou, à la bien-pensance, au mode de vie moderne dominé par la liberté des individus, qu'elle abandonne le combat des chrétiens.*

*Pour conclure, une simple question : pourquoi vouloir donner satisfaction à des personnes du même sexe désireuses de singer les comportements des gens normaux, alors qu'elles se prétendent hors normes ? D'où vient ce désir de normalité, cette peur d'assumer son anormalité ? Je me demande, en effet, ce qui est plus inquiétant pour l'avenir de l'homme : que des personnes aient des pratiques sexuelles marginales et compulsives (cela a toujours existé) ou qu'elles les revendiquent comme quelque chose de normal (ce qui est tout à fait nouveau) ?*

**Lars Klawonn, Zurich**

# Confidences

**Frère Roger  
de Taizé,**

*A la joie je t'invite,  
Fragments inédits,  
1940-1963,*

Taizé, Presses de Taizé  
2012, 240 p.

C'est avec une certaine retenue que j'entreprends de vous présenter ces fragments inédits. Tout est si brillant, si humble, si intime dans ce livre, que tenter d'en résumer le contenu me paraît impossible. Ces dits fragments « d'ouvrage esquissé » et de « notes inachevées » nous font entrer dans le monde intérieur du fondateur de Taizé. Il se souvient de son adolescence, qu'il a consommée dans une recherche incessante, voulant boire à toutes les sources pour étancher sa soif, soupirant parfois après la mort qui lui paraissait plus attirante que la vie. Et un jour, il s'entend appelé par le Christ : « Toi, suis-moi. » Il pressent cet appel dans une voie toute neuve, mais hésite... préférant les chemins tracés.

Pourtant, à 25 ans, il arrive à Cluny où un notaire lui indique une maison à Taizé. Il comprend que c'est là... et nulle part ailleurs... Il s'y installe, tient un journal où il parle de juifs qu'il héberge, de pain qui manque et de soupe à l'ortie. Il mentionne la visite des Pères Couturier et Villain, leurs échanges sur le scandale de la division des chrétiens.

La France est occupée en 1942, et Frère Roger, qui passait quelques jours à Genève, ne peut plus traverser la frontière. Avec des amis, ils débutent une vie commune dans cette ville, puis retrouvent Taizé vers la fin de la guerre. Les vieilles personnes du village les supplient de ne pas repartir. Dès lors, leur nouveau chemin est tracé.

Mais Frère Roger a de la peine à traverser les hivers : l'absence de vie au village lui pèse... Il recherche en lui la

paix et apprend à aimer la solitude, ce qui ne lui est pas toujours facile. Il se sent entouré d'êtres admirables et s'applique à aimer la joie au moment où elle lui est accordée.

Plus il avance dans sa vocation, plus il lui devient impossible de se dérober à l'histoire du monde. Des doutes le cernent et le font souffrir, mais son attachement de plus en plus profond aux paysages qui l'entourent parvient à lui faire accepter les épreuves quotidiennes. « La louange, écrit-il, chante en nous au cours des offices, même si tout est grisaille aux alentours. »

Frère Roger parle aussi avec sincérité des blessures de l'orgueil, des peurs de toutes sortes, celle par exemple de perdre la joie d'être à Dieu. L'angoisse souvent le paralyse, avançant et reculant comme le flux et le reflux. Parfois il prend conscience que la vocation œcuménique le dépasse : il pense à ses coreligionnaires protestants qu'ils font souffrir avec leur foi « œcuménique ». Et puis arrive l'invitation de Jean XXIII aux frères de Taizé à participer comme observateurs au concile qui débute en octobre 1962. Ce seront des moments inoubliables.

Le livre se termine avec la fin du concile sous Paul VI et le bel élan qui laisse entrevoir la réconciliation. Une phrase de Jean Paul II brille comme un soleil : « Le Christ est uni à chaque être humain sans exception... même si cet être n'en est pas conscient. »

**Marie-Luce Dayer**

## ■ François

**Michel Cool****François***Pape du nouveau monde*

Paris, Salvator 2013, 128 p.

« Bonne nuit et bon repos ! » Tels sont les derniers mots prononcés par François, juste élu pape, à l'issue de sa première apparition à la foule. Le ton est donné, que l'on retrouve dans cette première biographie expresse, bien utile pour rassembler tous ces événements vécus à chaud.

Ce petit livre, écrit d'un ton alerte, rappelle le parcours de Jorge Maria Bergoglio. On y apprend les trois recommandations formulées aux prêtres de Buenos-Aires : pratiquer la miséricorde, avoir du courage apostolique et se rendre disponible pour tout le monde. Quel beau programme pour le nouvel évêque de Rome !

En bon journaliste, Michel Cool expose une liste de dix dossiers urgents qui attendent le pape François, dans laquelle figurent les relations avec la Chine, ainsi que la réforme du gouvernement du Vatican, qui a quelque cinq mille employés pour administrer plus d'un milliard de croyants, là où une ville comme Paris, de deux millions d'habitants, en occupe plus de cinquante mille. Un chapitre reprend un certain nombre de propos, comme cet appel au collègue cardinalice : « Ne cédon's jamais au pessimisme, à cette amertume que le diable nous offre chaque jour. »

L'ouvrage s'achève par un florilège de témoignages, dont ceux de Gabriel Ringlet, toujours pertinent, et du dominicain Alain Durand qui conclut par ce trait d'humour : « Voilà un pape jésuite désormais revêtu de l'habit blanc dont les papes ont hérité des dominicains. Quel beau symbole de fraternité entre ouvriers de l'Évangile ! »

Dominique Mougeotte

**Jorge Mario Bergoglio - Pape François  
Seul l'amour nous sauvera**

Le Mueran/Monaco, Parole et Silence/Du Rocher 2013, 180 p.

Dieu au cœur de la création et l'homme au milieu de cet univers : des liens très forts les unissent, d'où le terme *religion* pour décrire les multiples manières d'imaginer

l'Être de lumière et pour lui exprimer nos sentiments. De 2007 à 2013, le cardinal Bergoglio a prononcé à Buenos-Aires des discours et des sermons qui expliquent ces liens privilégiés : « Il connaît nos pensées les plus intimes. L'Évangile nous dit : "Pas un seul oiseau ne tombe à terre sans la permission du Père" » (août 2011).

Le futur pape François, émerveillé et lucide, a le don de nous entraîner dans la contemplation et dans un apostolat très concret. L'Évangile est médité en symbiose avec notre temps. L'esprit missionnaire, fil rouge de l'ouvrage, illumine le cœur et l'esprit de cet homme de foi, investi de grandes responsabilités. Le style est familier et l'écriture agréable.

Willy Vogelsanger

## ■ Littérature

**Genichiro Takahashi***Sayonara Gangsters*

Paris, Books Editions 2013, 224 p.

Roman japonais surréaliste, où l'absurde et le lyrisme permettent une plongée, pleine de pudeur mais sans bouée, dans les eaux de l'amour, du sexe, de la naissance et de la mort, de la poésie et de la violence. Un livre fascinant, qui se lit tranquillement, pour bien mâcher les mots.

Avant sa lecture, je ne savais rien de Genichiro Takahashi. Pénétrer par surprise dans son univers s'est révélé jubilatoire. Aussitôt se sont actionnées les neurones de la mémoire, et c'est *L'Ecume des jours* de Boris Vian, lu il y a environ 30 ans, qui s'est interposé entre le professeur de poésie japonaise et moi : 1947, Colin, Chloé et le nénuphar ; 1982, Sayonar-gangsters (le narrateur poète), Livre-de-Chansons (la femme), Petit-Doigt-Vert (l'enfant) dont la mort est annoncée par la mairie un jour avant, Henri IV (le chat amateur de lait-vodka) et les quatre gangsters désireux d'apprendre la poésie ; 2013, la traduction française du roman. Tout y est original : le style, le vocabulaire, la forme avec ses croisements de textes et de dessins, et l'histoire. Mais quelle histoire ?

Au moment de sa parution, *Sayonara Gyangutachi*, premier livre de l'écrivain, a fait un tabac au Japon (lauréat du prix Gun-zo), avant d'être traduit en portugais, en anglais et en italien. Un retournement sai-

sissant, de l'ordre de la réparation : alors qu'il était étudiant, Takahashi a en effet passé un an et demi en prison pour des activités « radicales » ; cette expérience traumatisante lui a causé pendant plusieurs années des troubles de la lecture et de l'écriture...

Seul point qui me laisse dubitative, ce livre a été traduit de l'anglais et non directement du japonais.

Lucienne Bittar

**Jérôme Meizoz**  
***Destinations païennes***  
Carouge, Zoé 2013, 76 p.

Divisées en trois parties - pays premier, missions du rêveur, lointain accessible - ces destinations païennes se veulent évocations d'un père, d'une mère, d'un frère absent, du passé et du présent. Dès le début, on pressent que l'auteur voudrait nous révéler un secret : celui de la mère trop tôt partie et des voisins qui parlent trop et mal. Mais le secret demeure et l'énigme reste indéchiffrable.

Il y a des saisonniers assis devant leurs baraques, des marginaux, frères inconnus, des mendiants, une mémoire infuse et gênante qui poursuit partout l'auteur, lequel observe, perspicace sans doute, mais toujours seul... Quand il contemple son verre de vin, il pense à tous ces inconnus qui ont planté la vigne, soigné le fruit, à toutes ces générations qui ont transmis et perfectionné les délicats secrets de la fermentation... Peut-on être heureux quand tout remonte d'un passé inconnu ? Là est la question. Parfois, il se risque à rendre visite à l'inconnu d'en face (un psychiatre sans doute) et le combat est alors très rude.

Il rêve de lieux lointains... « Les rêveurs ne doivent pas être négligés... » A chaque nom de ville, il associe un paysage, une quantité de feuillages, des bâtisses, la couleur du soir aussi. Il sait très bien s'orienter dans ses rêves. Par exemple, dans une église, il voit une file de paroissiens à confesse ; parmi eux, une jeune fille belle et provocante qui hésite à entrer au confessionnal, puis se décide. Alors, il trouve, lui, la porte pour fuir. Fuir... sera donc le mot de la fin.

Marie-Luce Dayer

**Daniel de Roulet**  
***Légerement seul***  
*Sur les traces de Gall*  
Paris, Phébus 2013, 154 p.

Saint Colomban et ses compagnons irlandais sont censés avoir débarqué à Saint-Coulomb, près de Saint-Malo, en 612, avec la volonté d'évangéliser l'Europe ; 1400 ans plus tard, en 2012, des amis veulent marcher sur leurs traces, en se relayant d'Irlande à Saint-Gall.

De Saint-Malo à Soissons, sur le trajet solitaire de Daniel de Roulet, ces traces sont inexistantes. Les chemins de terre ont disparu, les routes créent un maillage de bruit et de circulation intenses. Hormis les grandes villes comme Le Havre, Rouen, Beauvais, Compiègne, les villages sont assoupis, encore plus mornes sous la pluie. Seul le ciel peut relier le marcheur du XX<sup>e</sup> siècle à Gall du VII<sup>e</sup> siècle. L'auteur parle plus de Flaubert et de Sartre que de Gall !

On apprécie son écriture alerte, ses observations, son humour : « Comme les uns savent déguster les vins, je sais apprécier les qualités des grands crus asphaltés, la musique que font les pneus, le déroulé de mes semelles... » Dommage qu'il n'ait pas attendu un carnet de voyage complet réalisé avec ses amis, de l'Irlande à Saint-Gall : on en aurait su un peu plus sur les motivations de Gall, de Colomban et des autres. Une carte aurait été aussi bienvenue.

Marie-Thérèse Bouchardy

**Ella Maillart**  
***Cette réalité que j'ai pourchassée***  
Edition revue et augmentée  
Carouge, Zoé 2013, 220 p.

Le Musée de l'Elysée de Lausanne et la Bibliothèque de Genève ont aimablement mis à disposition des Editions Zoé les photos et les lettres qui constituent ce livre. Des lettres écrites aux parents qui s'échelonnent entre 1925 (elle a alors 22 ans) et 1941 et qui nous permettent de suivre son itinéraire de grande voyageuse, de reporter et de sportive. Un inédit s'y glisse : l'entretien que Winston Churchill lui accorde en 1936 et qui est des plus intéressants.

Avec cette voyageuse, nous traversons des mers, des déserts, des cols de haute altitude, des vallées perdues, et nous faisons la connaissance de personnalités importantes, de citadins ou de paysans avec qui elle lie des contacts. Ces lettres où elle décrit en détail tout ce qu'elle voit ou expérimente, elle demande à sa mère de les conserver précieusement car elles pourraient lui servir plus tard.

Pendant la Deuxième Guerre mondiale, elle est en Chine et fait sans doute le plus grand de ses voyages : celui de l'introspection... A la fin de la guerre, elle revient en Suisse, se fait construire un chalet à Chandolin (VS) qu'elle nommera *Atchala*, en souvenir de la colline sacrée dominant l'ashram où elle s'était enfin découverte. Elle y passera six mois chaque année et y mourra en 1997, à l'âge de 94 ans. Ce livre se lit comme un roman d'aventure.

Marie-Luce Dayer

## ■ Psychologie

**Yvon Delvoye**

***Accéder à son espace intérieur***

*Changer son regard pour changer sa vie*  
Bernex, Jouvence 2013, 156 p.

**Patrice Ras**

***Estime de soi, confiance en soi, amour de soi***

*Les trois piliers du succès*  
Bernex, Jouvence 2013, 96 p.

Ces deux petits livres donnent des myriades de conseils pour être heureux dans son monde intérieur. Yvon Delvoye dénonce les méfaits de la culpabilité, de la peur et de la jalousie nichées dans notre ego, à travers des paraboles de notre temps, sans omettre des exercices pratiques pour affiner la perception de nos entraves. Pour capter la vie qui émane de tout le créé, il recommande d'exercer aussi souvent que possible nos cinq sens.

Il entrevoit le but de toute vie humaine : celui de dépasser la dualité qui nous amène à être tantôt dans l'ombre - dans les pensées indésirables -, tantôt dans la lumière - dans la joie d'aimer l'autre et notre environnement -, pour aller vers notre unité en accordant une plus large place à la vie spirituelle.

Patrice Ras, de son côté, s'est longtemps senti paralysé par une timidité « malade ». Son ouvrage voudrait aider les grands timides à contrer cet handicap en développant une meilleure relation à eux-mêmes, l'estime et l'amour de soi ; et ainsi acquérir une plus grande confiance en leurs propres capacités.

Petits livres particulièrement toniques, à savourer au début d'un temps de repos, de vacances, pour se laisser entraîner dans leurs judicieuses perspectives.

Monique Desthieux

**Lytta Basset, Rosette Poletti**

***Le souffle va où il veut***

*Entretiens*

Genève, Labor et Fides 2013, 180 p.

Il serait tentant de croire inutile de présenter Lytta Basset, théologienne et pasteure, ou Rosette Poletti, psychothérapeute et conférencière ; Serge Molla a préféré leur donner la parole, dans ces entretiens sur leur vocation d'aide.

Ces deux spécialistes en accompagnement, sincères et engagées, échangent leurs pensées sur la santé physique ou mentale, sur la mort, sur le besoin - souvent non exprimé - de reconnaissance de leurs interlocuteurs et sur leur foi bien ancrée, qui leur permet de se pencher avec compassion et empathie sur les problèmes qu'elles rencontrent. Elles nous apprennent également quel fut leur parcours, au cours duquel elles se sont senties appelées à se consacrer à l'accompagnement, spirituel pour Lytta Basset, et des personnes en fin de vie pour Rosette Poletti.

Leurs expériences personnelles de l'Esprit, qui ouvre des voies souvent imprévisibles, sont également évoquées avec beaucoup de pudeur, et toutes deux sont persuadées que ce sont les épreuves qu'elles ont dû surmonter qui leur donnent la force de prendre à leur compte la douleur des personnes qu'elles accompagnent.

En fin d'ouvrage, elles évoquent les turbulences rencontrées actuellement par l'Eglise protestante, tout en précisant qu'elles gardent une vraie confiance dans l'institution et dans une spiritualité que celle-ci peut et doit partager avec d'autres courants religieux.

Axelle Dos Ghali

## Extraterrestre

Puisque c'est le temps des vacances, parlons de choses légères. L'autre jour, je suis allée au cinéma. Grand événement ! Il est très rare, en effet, que je fréquente les salles obscures. Question de prix. Et aussi d'odeur. Que voulez-vous ? Les relents de pop-corn me retournent l'estomac. Et en plus, il y a le bruit. Celui de la bande-son, de plus en plus assourdissante au fil des ans, et celui des mandibules des spectateurs mâchant leur maudit pop-corn. Bref, le cinéma n'est pas ma tasse de thé. Mais là, quand même, j'ai fait une exception pour Star Trek. En tant que fan de la première heure, je me devais de vibrer, une nouvelle fois, aux aventures du capitaine Kirk.

Rassurez-vous, je ne vais pas vous raconter le film. Disons juste que le dépaysement a été total. Non seulement grâce à ce qui se déroulait sur l'écran, mais aussi à cause de ce qui se passait à côté de moi dans la salle. En plus de mâcher du pop-corn, mon voisin de droite s'est mis à manipuler son téléphone portable, dont l'écran

brillait dans l'obscurité. Mon voisin de devant a fait pareil, jusqu'à ce que ma voisine de gauche lui demande d'arrêter. Sauf qu'au bout d'un moment, c'est elle qui a cédé à la tentation ! Mais le plus spectaculaire s'est passé à la fin du film. A peine les dernières images projetées, la salle s'est soudain illuminée sous l'effet des dizaines de portables qui se rallumaient. J'ai eu l'impression d'être une extraterrestre.

L'impression s'est amplifiée quand je suis sortie du cinéma et que j'ai vu des groupes d'ados qui ne se parlaient même pas alors qu'ils venaient de voir un film fabuleusement fantastique (je vous l'ai dit, je suis une fan), mais tapotaient à n'en plus finir sur leurs portables. Avec qui communiquaient-ils ? Pour dire quoi ? Et moi, de quelle planète je tombe, à la fin ? De celle des vieilles mémés, comme le prétendent effrontément certains gamins de mon entourage ?

Peut-être. N'empêche, plus j'avance en âge, plus je suis persuadée qu'il ne s'agit pas que d'une question d'âge. Il n'y a qu'à se promener dans n'im-

*porte quelle rue de n'importe quelle ville pour se rendre compte que l'épidémie est générale. Elle atteint les jeunes comme les vieux, les femmes comme les hommes, les riches comme les pauvres. Pas de doute, l'humanité est en train de muter. Elle se dote peu à peu d'une excroissance incontournable : le portable. Et il y a quelque chose d'hallucinant - quand on l'observe avec un certain recul - dans le spectacle de tous ces gens scotchés à leur attirail numérique comme si leur survie en dépendait, marchant à côté de leurs pompes ou circulant à côté de leurs pneus. Devant leur regard de zombi et leur manque de réflexes (une cycliste qui papotait au téléphone m'a presque roulé sur les pieds, l'autre matin), j'hésite à les considérer comme les hérauts d'un véritable progrès. D'autant qu'à force d'être branchés en permanence sur un ailleurs qui les empêche d'exister ici et maintenant, ils se privent de merveilleuses rencontres.*

*Comme celle que j'ai faite le mois dernier, alors que je longeais une rue de mon quartier. Il faisait gris et froid, le trottoir était sale et souillé de crottes*

*de chiens, le printemps était aux abonnés absents, et j'avais le moral dans les chaussettes (de laine) en pensant aux problèmes du monde : la guerre en Syrie, les drones américains, le dérèglement climatique et tout ça. Puis soudain, j'ai aperçu un petit truc rouge au pied d'un mur d'immeuble. J'ai mis mes lunettes et je me suis penchée pour identifier ce que c'était. Et devinez quoi ? C'était une fraise des bois. Une vraie, bien mûre, avec les feuilles et tout. Merveille vermeille ! Coup de soleil dans ma grisaille ! Sourire du ciel ! Clin d'œil de Dieu !*

*Je me suis dit que si une fraise des bois avait réussi à pousser là, dans cet environnement hostile, parmi la pousière et les détritrus, tout était possible sur cette planète. Du coup, j'ai retrouvé le moral et j'ai décidé d'immortaliser cet instant magique. Alors, j'ai photographié la fraise. Avec mon portable, évidemment.*

**Gladys Théodoloz**





# Notre-Dame de la Route

Centre spirituel et de formation

1752 Villars-sur-Glâne / Fribourg, tél. 026 409 75 00

## Retraites ignatiennes

Retraite individuellement guidée  
pour étudiants et jeunes professionnels

13 - 19 juillet ~ sa 18h00 - ve 13h00  
avec Beat Altenbach sj, Gael Barré

### Retraite itinérante

20 - 27 juillet ~ sa 18h00 - sa 13h00  
avec Beat Altenbach sj, Georges Lugon

### Retraite à la carte

02 - 09 août ~ ve 18h00 - ve 13h00  
avec Luc Ruedin sj

### Retraite individuellement guidée

10 - 17 août ~ sa 18h00 - sa 13h00  
avec Beat Altenbach sj

### "Venez et Voyez!"

25 - 30 août ~ di 18h00 - ve 13h00  
avec Albert Longchamp sj

### Initiation aux Exercices spirituels

12 - 13 octobre ~ sa 09h30 - di 16h00  
avec Luc Ruedin sj

### Retraite d'initiation

20 - 25 octobre ~ di 18h00 - ve 13h00  
avec Beat Altenbach sj

### Retraite de fin d'année

26 - 30 décembre ~ je 18h00 - lu 13h00  
avec Luc Ruedin sj

## Contemplation

Sadhana selon la tradition de A. de Mello  
22 juin, 07 décembre, ~ sa 09h00-17h00  
avec Erwin Ingold

### Lectio divina - Prière du coeur - Zazen

27 juillet, 28 septembre, 16 novembre  
~ sa 09h00 - 17h00  
avec Luc Ruedin sj



[www.ndroute.ch](http://www.ndroute.ch)

### Zen selon la tradition "Via integralis"

07 - 08 décembre ~ sa 10h00 - di 13h00  
avec Yves Saillen

### Oraison "à la fontaine de la Miséricorde"

28 - 29 septembre ~ sa 10h00 - di 17h00  
avec Christine Pache

### Zen selon la tradition de K.G. Durkheim

18 - 20 octobre ~ ve 18h00 - di 16h00  
avec Patrick Afchain

## Haltes spirituelles

### Découvrir saint Ignace de Loyola

29 juillet - 01 août ~ lu 18h00 - je 13h00  
avec Luc Ruedin sj

### Atelier d'iconographie

12 - 17 août ~ lu 10h00 - sa 17h00  
avec Tatiana Chirikova, Luc Ruedin sj

### Clown par Foi

20 - 26 octobre ~ di 15h00 - sa 13h00  
avec Christel Rousseaux, Luc Ruedin sj

## Bible

### Session sur les symboles

16 - 20 septembre ~ lu 18h00 - ve 13h00  
avec Maurice Queloz, J.-B. Livio sj

### Prier avec la Bible

12 - 13 octobre ~ sa 09h00 - di 16h00  
avec Marie-Christine Varone

## Couples et familles

Vacance(s) spirituelle(s) en famille -  
avec programme pour les enfants

13 - 19 juillet ~ sa 18h00 - ve 13h00  
avec Luc Ruedin sj, Anna Bernardo

### Est-ce bien lui, est-ce bien elle?

23 - 24 novembre ~ sa 09h30 - di 16h00  
avec J.-M. et Mirelle Cattin, Luc Ruedin sj